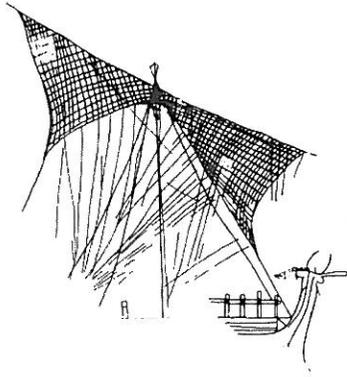


Jean Cuisenier

# Le périple d'Ulysse



Fayard



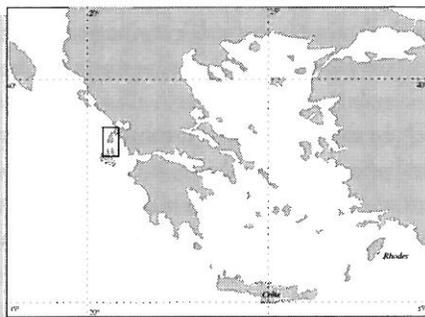
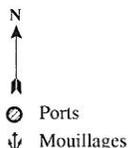
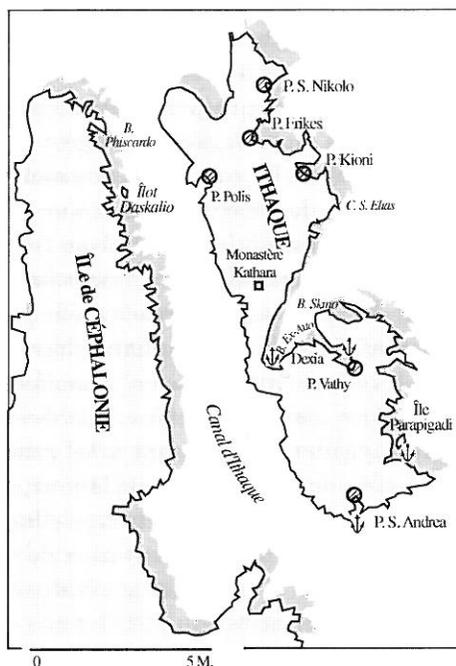
# I. Approche d'Ithaque

Corfou, 6 septembre 2000



21 h. Amarré faute de place au môle extérieur du petit port situé sous la citadelle, le *Tzarambo*, notre catamaran, souffre du ressac provoqué par les vagues que lève l'orage. Le vent monte. Le bateau cogne contre les pierres et la maçonnerie du môle. La situation devient rapidement intenable. Je décide d'appareiller au plus vite.

22 h. Tout étant paré, nous larguons les amarres. Sitôt dégagés des abords de la citadelle vénitienne, nous rencontrons une mer forte, mais un vent qui souffle régulièrement du nord-ouest à 25-30 nœuds (force 6 Beaufort). Au large, grand-voile à un ris. Cap droit sur Ithaque.



Ithaque.  
Ports et mouillages

En mer, 7 septembre 2000

00 h. Cap au 150°. Le vent baisse progressivement au cours de la nuit jusqu'à 15 nœuds, puis 10 nœuds.

5h 30. Le vent tombe.

6 h. Le vent remonte à 7 nœuds.

7 h. Il faut empanner. Cap au 180°.

8 h 30. Le vent monte jusqu'à atteindre 25 nœuds. Les côtes apparaissent, Leucade à bâbord, Céphalonie à tribord, Ithaque droit devant.



### Sur un rapide croiseur

S'il est vrai que Corfou est l'île des Phéaciens, il faut en effet, pour se conformer au texte de l'*Odyssée*, tenter d'aborder Ithaque le matin, peu de temps après le lever du soleil. Homère narre qu'Ulysse embarqua pour Ithaque sur la poupe du navire chargé, par le roi des Phéaciens, de le transporter « dans le resplendissement du soleil couchant » (*Od.*, XIII, 28-30, C.), et que « juste à l'heure où s'élève l'étoile brillante de toute sa lumière qui annonce le lever d'Éos, fille du matin, alors le navire hauturier s'approcha d'Ithaque et y aborda » (*Od.*, XIII, 93-95, C.). Le héros ne mit donc qu'une seule nuit pour faire la traversée, sur un navire taillé pour la course, « et l'épervier lui-même n'aurait pas pu lutter, le plus rapide des oiseaux » (*Od.*, XIII, 86-87, B.). Dans son sillage, nous n'aurons mis qu'une nuit, à son exemple, pour faire la même route de 85 milles nautiques, avec notre rapide catamaran. Ainsi prendrons-nous vue sur le royaume d'Ulysse à la manière des Romains de l'Empire ou des Vénitiens du Moyen Âge : en marins venant de la lointaine Adriatique par le chenal d'Otrante pour faire escale à Corfou avant de poursuivre plus au sud, jusqu'en Égée.

Les observations météorologiques l'établissent : les conditions que nous rencontrons n'ont rien d'exceptionnel. En mer Ionienne, le vent dominant sur l'ensemble de l'année est celui de nord-ouest. Le vent de sud-est est le deuxième en fréquence, mais il souffle surtout l'hiver. En septembre, époque probable des voyages entrepris par les navires hauturiers de l'époque grecque archaïque pour retourner à leur port d'attache, ces vents ont généralement une force comprise entre deux et quatre degrés sur l'échelle de Beaufort. Ils atteignent rarement la force six en pleine mer. À moins de dix milles nautiques des côtes, ils laissent souvent place à une alternance de brises de mer et de brises de terre. Quant aux calmes, les navigateurs s'exposent à les rencontrer dans plus de 62% des cas, la nuit, mais dans 16% des cas seulement, le jour, aux environs de 14 heures<sup>1</sup>. Ces données météorologiques sont récentes, il est vrai : elles proviennent d'observations systématiques faites entre 1930 et 1980 par la station de Corfou. Mais il est bien établi, d'autre part, que les conditions climatiques générales ont peu varié dans cette partie de la Méditerranée aux époques historiques. Les vents « modernes » sont sensiblement les mêmes, en force et en direction, que les vents « antiques<sup>2</sup> ». Nous sommes donc parfaitement en droit de tirer parti des données météorologiques modernes pour comprendre les conditions de la navigation grecque antique<sup>3</sup>.

Ce matin de septembre, les dieux comblent nos vœux. Le soleil est glorieux, la visibilité, parfaite, la mer, couverte de petits moutons blancs en raison du renforcement du vent après les calmes de la nuit. De très loin, nous apercevons les côtes se découper, puis le blanc cap Doukaton apparaît, marquant indiscutablement l'extrémité sud de Leucade, la bien nommée. Les îles se dégagent les unes des autres. Un archipel se découvre. Mais ces hauteurs et leurs délinéations qui s'inscrivent dans le ciel, tel un profil sur l'écran d'un théâtre d'ombres, sont-elles bien les mêmes que celles que les Grecs des temps homériques avaient sous les yeux ? Discernons-nous les mêmes caps et les mêmes promontoires, les mêmes indentations de la côte, toutes ces anses petites et grandes, ces baies et ces golfes que les marins grecs s'appliquaient, comme nous, à reconnaître d'aussi loin que possible ?

En variant dans le temps, le niveau de la mer ne peut manquer en effet de modifier la réalité des lieux et, partant, l'aspect visuel de la côte. Or, sur ce point, les conclusions de l'archéologie et de l'océanographie sont formelles. On estime que, à l'époque présente, le niveau général de la mer a monté d'un mètre par millénaire<sup>4</sup>. Le niveau actuel est donc de deux à trois mètres plus élevé qu'aux temps homériques, la première moitié du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère<sup>5</sup>. Une variation de cet ordre peut avoir des effets appréciables sur des détails de la topographie des côtes : le passage séparant un îlot de la terre, comblé par un banc de sable, par exemple ; ou, à l'inverse, un rocher se détachant d'un promontoire, après l'éboulement d'une falaise par érosion. Le niveau de la mer, cependant, ne s'est pas assez élevé, dans son ensemble, pour affecter significativement la configuration des paysages marins. L'approche visuelle des côtes, l'inspection attentive des profils se découpant dans le ciel et des contours de la côte sur la mer restent donc, pour nous, comme pour les marins homériques, une pratique majeure de la navigation.

Comment réussir à s'insérer dans cette masse confuse, si, comme les marins grecs, nous n'avons ni jumelles pour aiguïser notre vue ni cartes pour nous permettre de mieux déchiffrer les indentations de la côte ? Par quels chenaux pénétrer, quelles passes prendre pour éviter les bourrasques, quel port d'arrivée préférer, me demandai-je, en toute liberté de choix, moi qui dispose de tous les moyens de navigation modernes ? Prendre par l'ouest et Sténo Ithakis, le chenal séparant Ithaque de Céphalonie ? Ou par l'est et la mer Ionienne ? Car je souhaite m'approcher de la côte d'aussi près que possible pour en mieux saisir et comprendre les détails. Or, avec ce vent de nord-ouest d'une force cinq à six sur l'échelle de Beaufort, le *Zephyros* des anciens Grecs, le risque est de se faire dresser sur les falaises si l'on prend par l'ouest. Et les documents de navigation le disent : la côte est « accore », elle pique directement dans la mer, sans rochers sous-marins qui la bordent. En catamaran, nous pourrions donc la longer de très près.

C'est décidé : c'est par le nord-est que nous découvrirons Ithaque.

Non !

## Une route balisée par des saints protecteurs

À voix haute, je lis pour nos navigateurs, Jean-Luc, Patrice et Fred, les *Instructions nautiques* qui produisent dans leur langage normalisé le résultat du travail de reconnaissance cent fois répété par cent générations de gens de mer : « *Nisos Ithaki*<sup>6</sup> est une île montagneuse qui s'étend sur une longueur de 12 M du Nord au Sud. Elle est divisée en deux par *Kolpos Aetou*, golfe orienté NE-SW, qui pénètre dans les terres sur une distance d'environ 1,5 M. Les parties Nord et Sud sont reliées par *Isthmos Odysseos*, isthme de 0,4 M de large. Un massif montagneux couvre chacune des deux moitiés de l'île. Celui du Nord (806 m) est un peu plus élevé que celui du Sud (669 m) ; tous deux sont très abrupts du côté Ouest, et leur déclivité est moins accusée vers l'Est. Dans l'ensemble, l'île n'est pas vraiment boisée ; l'essentiel de sa végétation, hors zones cultivées, est constituée de maquis<sup>7</sup>. »

Telle, en effet, apparaît visuellement Ithaque aux navigateurs. Une île double. Deux montagnes jumelles reliées par un étroit passage. Une île *amphialos*, dit Homère, « située entre deux mers » (*Od.*, I, 386).

Plus nous approchons de la moderne Ithaki, mieux nous en saisissons les contours, mieux aussi le profil. Nous pouvons en déchiffrer maintenant la configuration dans le détail. Et, comme tous les équipages qui depuis trois millénaires et demi hantent ces parages, celui du *Tzarambo* s'emploie à repérer chaque trait marquant de la côte, à le désigner du geste, à s'entendre sur cette désignation, à le nommer, c'est-à-dire, aujourd'hui, à lui imposer le nom juste qui le signale sur la carte.

Voici d'abord Akra Aghios Ioannis, ce cap à pic qui signale l'extrémité nord de l'île. Il est nommé du nom d'un saint, comme la plupart des points marqués par les marins. Je note, avec les documents nautiques, que ce même saint Jean garde aussi le cap marquant l'extrémité sud de l'île. Or ce Jean le « Précurseur » est une figure majeure de l'iconographie chrétienne orthodoxe. Les peintres le représentent souvent avec des ailes, tel Gabriel, l'archange messenger, celui qui annonça à Zacharie la naissance prochaine de son fils Jean, et qui, en effigie, veille, armé, avec l'archange Michel, à l'entrée des églises. Ithaque, donc, est « annoncée » par le Précurseur, et comme une terre consacrée, du nord au sud « gardée » par lui. Nous laissons cette pointe Saint-Jean largement à tribord et mettons le cap sur le promontoire plus à l'est, Akra Aghiou Nikolaou. Voilà encore une pointe placée sous le nom d'un saint, Nicolas. La légende raconte comment, à l'appel d'un équipage en péril, le saint se porta à son aide, manœuvrant voiles et agrès, et sauva de la sorte les marins de la tempête. Secourable Nicolas ! Entre un îlot débordant le cap placé sous sa protection et la côte, un mouillage serait en effet possible pour un petit navire en difficulté. Pour lors, il n'y a pas lieu de faire appel aux services du saint. L'équipage n'aura pas à se rendre en pèlerinage à sa chapelle.

Cinglons plus loin, vers Ormos Frikon, petite baie au fond de laquelle est bâti le village de Frikès. Là se trouve un port que protège aujourd'hui un brise-lames. Serait-ce l'un des quatre « ports » que nomme l'*Odyssee*, entendons, dans le langage des gens

de mer, l'une des quatre petites baies où un mouillage est non seulement possible pour la sauvegarde d'un petit navire, mais où il est aussi commode et propre à faciliter les opérations d'embarquement et de débarquement, les « passages », ce que signifie fondamentalement la notion de « port » ? Une petite rivière, une ravine plutôt débouche là, seul cours d'eau important de l'île. Une route suit sa vallée, la seule importante de l'île, elle aussi. « Au temps d'Ulysse, les ânes et les convois de porteurs devaient l'emprunter déjà pour monter au manoir les marchandises, bêtes ou récoltes, débarquées à ce port de la campagne », imagine Victor Bérard, qui voit en ce site le *Limen Rheitron de l'Odyssee*<sup>8</sup>, ou port de la Ravine. De fait, le texte d'Homère assigne une autre fonction à ce port, celle de relâche pour des navires hauturiers dont l'équipage pratique le négoce à large échelle.

À ce *Rheitron* est en effet attaché l'épisode de Mentès, prince des Taphiens et armateur, allié à la famille royale d'Ithaque. C'est là, sur l'une des plages dont nous nous approchons – si Frikès est bien le port de la Ravine homérique –, que ce grand personnage fait escale avant de s'engager dans la haute mer, vers les contrées nordiques ou occidentales. Reçu par Télémaque au palais d'Ulysse, il s'explique sur sa navigation en ces termes :

*Je viens de débarquer, tu le vois. J'ai mon navire et j'ai mon équipage  
et par la mer vineuse, je vais chez des peuples parlant d'autres langues  
à Témésa<sup>9</sup>, troquer du fer luisant contre du bronze.*

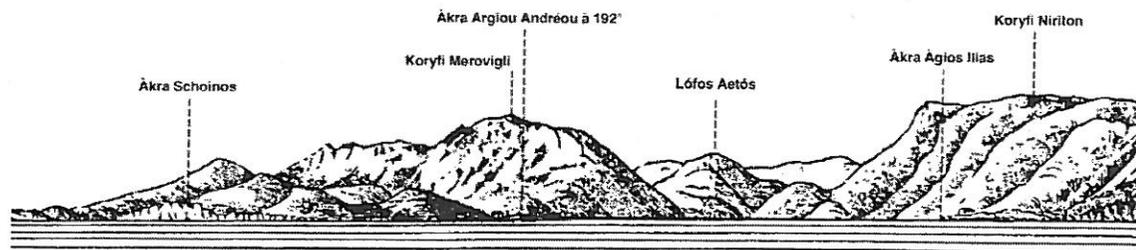
*Mon navire est mouillé loin de la ville, à la campagne  
au Port de la Ravine, sous les bois du Neion.*

(*Od.*, I, 182-186, C.)

Dans les conditions de la navigation en Grèce archaïque, Frikès est en effet un port bien situé pour la relâche d'un navire hauturier venant du levant, où est situé le royaume de Taphos, probablement Méganisi, quand il fait route au nord-ouest vers le détroit d'Otrante et les pays baignés par l'Adriatique, ou à l'ouest vers les côtes de l'Italie ou se trouvent Témésa et ses mines de cuivre. Au voyage de retour, l'étape de Frikès n'est pas moins bienvenue pour ce type de navigation : ce sera la dernière avant de pénétrer plus avant dans le bassin maritime des îles Ioniennes<sup>10</sup>.

Une rapide reconnaissance des lieux et de leur environnement, sans débarquer, suffira pour cette première approche. Cap vers Vathy, la capitale moderne, en doublant Akra Ntamori, à l'est de Frikès, puis Akra Psigadi, un cap régulièrement éventé, à voir s'y dresser les ruines de trois moulins : vieux noms de lieux conservés sur les cartes marines, comme si les gens de mer n'avaient plus besoin de requérir la protection des saints, maintenant qu'ils sont mis sur la bonne route. Encore un mille environ dans le sud-sud-est et voici Akra Aghios Ilias, remarquable par sa chapelle blanche dédiée à saint Élie le prophète. Voilà qui doit alerter : encore un nom de saint, et non des moindres, puisque Élie, dans tout le monde orthodoxe, reprend les attributs et les fonctions d'Hélios, le dieu grec archaïque du Soleil<sup>11</sup>. Comment un marin n'y trouve-

rait-il pas une claire invitation à doubler cette pointe et à se laisser diriger vers un port attendu ? En effet, se dégage maintenant un golfe, le golfe de Molo, actuellement



L'arrivée à Ithaque.

Profil de côte pour un navire venant du nord-est et se dirigeant vers Port-Vathy.

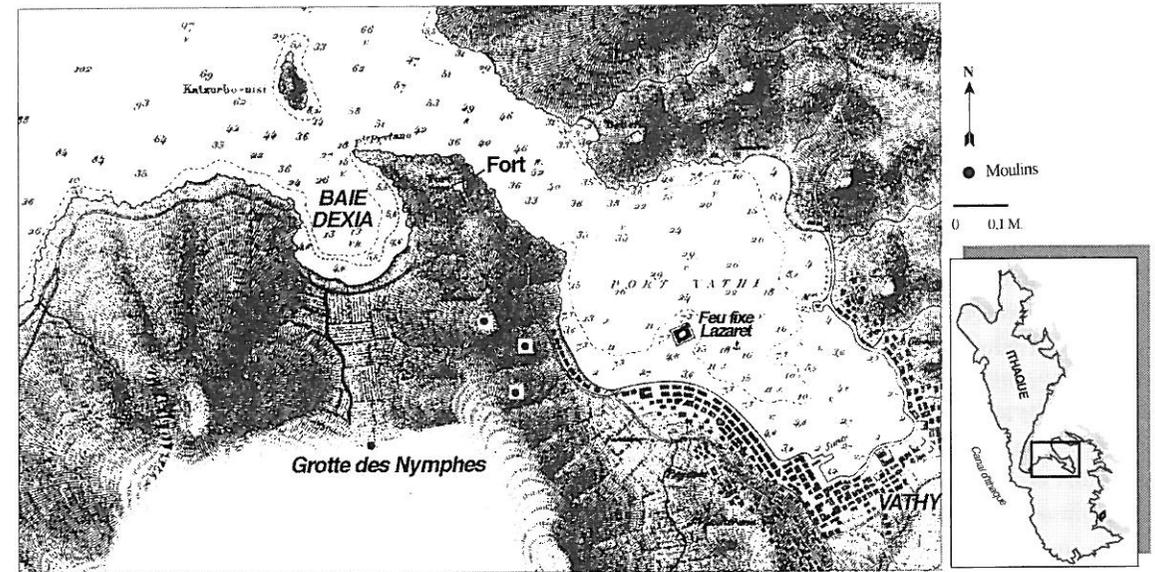
nommé Kolpos Aétou, largement ouvert au nord-est. Son entrée sud, par le cap Schoino, fait face à la pointe Saint-Élie. Elle est marquée, après la baie du même nom, par une pointe basse où est élevée une chapelle dédiée à un autre saint. Lequel ? André. Hasard ? Que non ! André était marin, frère de Simon Pierre, le maître de barque aux pêches miraculeuses du lac de Génézareth, devenu apôtre du Christ et pêcheur d'hommes. Or on invoque ce saint pour ressusciter les noyés. Dont les corps viendraient atterrir là, sous l'effet des courants et du vent, peut-être ?

Le navire qui, tel le nôtre, vient des contrées lointaines du nord est ainsi guidé comme depuis l'autre monde, de cap en cap et de chapelle en chapelle, par des figures sacrées aux fonctions précises. Et quand, au terme de cette route jalonnée d'amers aux noms lumineux, l'équipage va plus avant dans le golfe, c'est une figure plus éminente encore qui l'y accueille, la Vierge Très Sainte elle-même, patronne, à Kathara, du monastère édifié sur les hauteurs, bien visible de loin.

Il se trouve que c'est demain, le 8 septembre, que l'on y fêtera sa Nativité. Gageons qu'une bonne partie des habitants de l'île se rassemblera en pèlerinage, là-haut, au plus près du ciel et de ses saints.

### Le port du vieux dieu Phorkys

Poursuivons notre route vers le sud dans ce golfe de Molo ou d'Aétos, dont les *Instructions nautiques* disent que « les grains [y] tombent avec une violence extrême par les coups de vent du sud-est au nord-ouest<sup>12</sup> ». La côte ouest en est haute, abrupte et dénudée. Les eaux en sont profondes. À bâbord, nous apercevons une rade qui s'enfonce vers l'est et conduirait directement au port de la petite capitale de l'île, Vathy, si nous prenions tout de suite cette route. Droit devant, en laissant encore à bâbord un curieux îlot rocheux, Vrachonisis Skartsoubo, nous trouvons une petite



Ithaque. La baie Dexia et Port-Vathy.

anse, Ormiskos Dexia, « médiocrement abritée des vents de nord-ouest qui dominent en été : on peut y mouiller par des profondeurs de 5 à 12 m dans la partie sud<sup>13</sup> ».

Serait-ce ce site que vise Homère, par ouï-dire ou par connaissance visuelle, quand il décrit le port de Phorkys ? Il en donne la description dans le langage caractéristique des gens de mer :

*Il est un port du Vieux de la Mer, Phorkys  
dans la campagne d'Ithaque. Là, deux pointes aux roches aiguës  
s'avancent de part et d'autre, rejettent la grande houle au-dehors  
et protègent le port des vents violents.  
Au-dedans, les navires peuvent demeurer sans amarre,  
dès lors qu'ils arrivent à bonne distance pour mouiller.  
À la tête du port, un olivier aux longues feuilles.  
Tout près, une grotte aimable et vaporeuse  
consacrée à ces Nymphes qu'on appelle Naïades.*

(*Od.*, XIII, 96-104, C.)

Serait-ce là que les Phéaciens débarquèrent Ulysse endormi ? Le narrateur de l'*Odyssée* précise que ces navigateurs expérimentés avaient de ce lieu « une connaissance antérieure », qu'ils en étaient « instruits », au sens de nos *Instructions nautiques* :

*En ce port qu'ils connaissaient auparavant, les Phéaciens pénètrent,  
ils s'échouent sur la grève et le navire y monte presque à moitié,  
tellement les bras des rameurs avaient donné d'élan.*

(*Od.*, XIII, 113-115, C.)

Et, de fait, l'anse de Dexia est l'une des rares d'Ithaque dont le fond sablonneux se prête à l'échouage, cette manœuvre classique des marines antiques pour faciliter le débarquement.

Voilà l'un de ces passages de l'*Odyssée* dont la facture et le mouvement rappellent la tradition orale des gens de mer. Le poète la perpétue, en lui donnant cette forme versifiée et dense qui la transfigure et en facilite la remémoration. Ici, chaque mot compte, chaque expression livre une information. Ithaque, oui. Non pas la cité, *polis*, mais la campagne, le *dème*. Le site visé, au surplus, n'est pas seulement un endroit naturel, c'est un « port », l'une de ces places où se pratiquent aisément les débarquements, transports et embarquements. Une divinité spéciale protège ces activités, mais elle est si ancienne, phénicienne ou égyptienne peut-être, que les Grecs homériques ne connaissent d'elle que le nom, Phorkys, et des fables (voir chapitre XXIX). En gardant dans sa mémoire ce nom étrange, tout pilote lui rattachera le système de traits descriptifs qui va caractériser le site. Il retiendra que celui-ci est protégé de la houle et des vents violents. Il notera les instructions à suivre s'il veut mouiller : ne pas porter d'amarre à terre, mesurer les distances et la longueur de la ligne de mouillage avant de jeter l'ancre de telle sorte que le navire puisse bénéficier de la protection des pointes de rocher sans risquer de s'échouer sur la grève. Il fixera dans son esprit le signalement des deux points remarquables qui formeront pour lui les amers du port : un olivier aux longues feuilles (ou : bien feuillu) et une grotte, dont ces instructions l'informent qu'elle n'est pas à usage d'entrepôt, mais qu'elle est consacrée aux Naïades, des Nymphes des eaux marines. Il est donc recommandé de se rendre là pour les vénérer. Car on ne doit pas mettre le pied à Ithaque, après une longue navigation, sans y pratiquer le culte approprié. À nous d'entendre, pour les comprendre, ces sobres instructions.

Mais ce port où les Phéaciens débarquèrent Ulysse, est-il indubitablement Dexia, comme, après beaucoup d'autres érudits, Luce, le dernier en date, le soutient dans son étude des paysages d'Homère<sup>14</sup> ?

Ne serait-il pas situé plutôt au fond de la rade qui se découvre si nous nous engageons dans le chenal qui mène là où le port moderne d'Ithaque s'est développé, avec ses quais, son poste d'amarrage pour les ferries, son marché, ses commerces ? Les éditions anciennes de nos *Instructions nautiques* informent en effet les navigateurs que les plus grands navires peuvent y relâcher : « Les bâtiments de guerre mouillent ordinairement par 24 à 27 mètres d'eau, dans le N-E de l'îlot du Lazaret. Les petits bâtiments mouillent plus près, par des fonds de 5 m 5 à 7 m 3. À certains moments, on reçoit à ce mouillage des rafales de N-O d'une violence extrême et contre lesquelles un navire doit être en garde<sup>15</sup>. »

Voilà qui semble un site bien improbable pour un port grec de l'époque homérique. Les anciennes *Instructions nautiques* le confirment indirectement : « Les rives du golfe de Molo sont accores et rocheuses ; l'eau y est profonde. Par les coups de vents du S-E au N-O, les grains tombent à travers les coupures de la haute terre avec une violence extrême. Pendant ces grains, les navires qui ne peuvent entrer à Port-Vathy

trouveront mouillage dans la baie Exo-Aito, dans le fond du golfe où les coups de vent sont moins violents<sup>16</sup>. »

Dans l'incertitude cependant sur la localisation de ce port, je décide de contourner l'îlot rocheux remarquable signalé par les *Instructions nautiques* sous le nom de Vrachonisis Skartsoubo. Laissant à tribord cette roche à l'image d'une carène de navire renversé, imaginaire navire de pierre, nous mettons le cap sur le fond de la baie située dans la partie la plus orientale du golfe et gagnons Port-Vathy. Il faut encore en doubler un îlot rocheux bellement couvert d'une construction quadrangulaire, Nisis Loimokathartirion, l'ancien lazaret, l'hôtel, ou l'hôpital pour mieux dire, naguère destiné à la quarantaine. Quelle aimable architecture pour cette simple bâtisse ombragée de quelques arbres et de toute part entourée d'eau, où tant de malheureux durent patienter avant d'être autorisés à débarquer. Et nous mouillons à deux cents mètres des quais où sont amarrés quelques embarcations de pêche et quelques petits voiliers, non sans prendre des précautions contre les bourrasques de vent violentes et soudaines que signalent les documents nautiques. Serait-ce là que le dieu Phorkys a son port, plutôt qu'à Dexia ? Mais comment choisir, aujourd'hui, entre ces deux localisations possibles du site homérique ? Le fameux olivier, l'amer signalé par les instructions conservées dans le poème a disparu ! Le second amer subsisterait-il, cette « grotte des Nymphes qu'on appelle Naïades » ? La trouverons-nous dans sa réalité matérielle ? Et si nous la trouvons, en effet, elle-même ou celle que la légende locale fait passer pour elle, reconnâtrons-nous là des traces convaincantes des cultes qui y étaient célébrés ?

Il faut maintenant débarquer, saisir de l'intérieur la configuration de l'île ; trouver, avec les habitants, ce qui donne sens aux lieux ; discuter, avec les archéologues, ce qui prouve, ou non, que l'Ithaki moderne est bien l'Ithaque homérique ; et chercher à comprendre, avec le texte d'Homère, ce que signifiait la royauté d'Ulysse.

Mais dans quelle mesure se fier au texte du poème ?



## II. Quand Ulysse parle d'Ithaque

*Ithaque, Vathy, 7 septembre 2000*



Sitôt mouillés à Port-Vathy, nous débarquons en canot et prenons terre sur la capitale de l'Ithaque d'aujourd'hui, une bourgade de 1 500 habitants. De longs quais en maçonnerie bordent ce qui naguère était une plage. Terrasses de café, boutiques, échoppes d'artisans composent le paysage urbain commun à tant de petites villes méditerranéennes.

Ce ne sont que maisons basses, petits immeubles à un seul étage, deux étages tout au plus si le bâtiment est édifié sur la pente. Dans les rues, on s'affaire à transporter, qui des marchandises fraîchement débarquées, qui des paniers de raisin tout juste récolté. Un pope s'attable avec ses paroissiens et boit là son café. Des pêcheurs réparent leurs filets avant de les tendre de nouveau à la fin du jour. Deux marins en uniforme se rendent au bureau du port. Juché sur son âne, un paysan rentre des champs, un panier plein de fruits mûrs à la main. En serions-nous encore aux temps homériques ? On le croirait presque, si un grand navire ne manœuvrait dans la baie, l'un de ces ferries qui font le service régulier Brindisi-Patras-Céphalonie et desservent Ithaque. Si parfois une auto ne longeait le front de mer. Si les scooters n'étaient plus nombreux que les ânes. Si... et si... Comme je m'étonne de cette urbanisation policée, Irad m'en donne la raison : un tremblement de terre a bouleversé la ville en 1953, et de stricts règlements d'urbanisme prescrivent de respecter l'architecture traditionnelle, pour la restauration des habitations anciennes non moins que pour la construction des neuves. En voulant détruire Ithaque, Poséidon, « l'Ébranleur de la terre » (*Od.*, XIII, 140), l'aurait-il sauvée des catastrophes de l'urbanisation ?

Sur le quai, trois hommes attablés à la terrasse d'un café paraissent attendre. Derrière eux, la porte d'une boutique s'ouvre sur des profondeurs inconnues, et probablement redoutables : c'est une poissonnerie, l'enseigne nous l'apprend, à l'effigie de la Gorgone, bouche ouverte et chevelure de serpents. Que nous promet Ithaque, en ce petit matin ? Nous voici sur la terre d'Ulysse, ou, tout au moins, sur l'île qui a la réputation d'être la terre du héros de l'*Odyssee*. Que va-t-il s'ensuivre sur notre manière de déchiffrer ce pays ? Réussirons-nous à en saisir les connexions intimes, à nous rapprocher de la perception qu'en avaient ceux qui peuplaient Ithaque aux temps odysseens ?

Pour nous qui venons des lointains occidentaux, Ithaque est matière à questionnement. De cette île, nous attendons, avec Alain Ballabriga, qu'elle donne à comprendre, à travers l'*Odyssee*, la cosmologie des anciens Grecs ; avec Irad Malkin, qu'elle fasse apprécier, par son emplacement, la

géographie historique des colonisations archaïques. J'attends pour ma part qu'elle me permette de saisir, pour les mieux évaluer, les conditions de navigation aux hautes époques qu'évoque Homère. Pour l'équipe de navigation et pour chacun de nous, Ithaque est aussi et surtout objet de désir et de curiosité. Le désir de fouler un sol que les héros armés de bronze auraient foulé trois mille ans auparavant, de mouiller là où ils auraient mouillé leurs navires, de nous rassasier à la vue des paysages qu'ils auraient eus sous les yeux. Et la curiosité de trouver les traces matérielles de leurs habitations, les restes des objets qu'ils utilisaient pour leurs cérémonies et leurs rites. Une curiosité empreinte du sentiment d'appartenir à un monde étranger au leur. Mais ce monde, nous sommes convaincus que nous pouvons le comprendre de l'intérieur encore, parce que nous en sommes en quelque sorte issus et qu'il est toujours quelque peu le nôtre.

Telle est l'Ithaque de nos rêves, celle que nous nous apprêtons à confronter à l'île qu'aujourd'hui l'on nomme officiellement Ithaki, mais que les habitants désignent souvent encore du nom qu'elle portait avant la domination de Venise sur les îles (1504-1797) : Thiaki.



### Douce au cœur d'Ulysse

Telle n'était pas, on s'en doute, l'Ithaque des temps odysseens, celle à laquelle Ulysse songeait, quand, quittant les rivages de Troie, la guerre gagnée, il reprit la mer pour retrouver son royaume après dix années d'attentes et de combats. Un mot caractérise l'histoire de ce voyage dans l'Antiquité. Nous ne parvenons pas à le traduire sans en réduire ou en étendre le sens : *nostos*. L'*Odyssee* est un poème du « retour », le poème du retour mais aussi de la « nostalgie », ou « algie du retour », cet état de langueur dont souffre celui qu'obsède le désir inaccompli de revenir au foyer. C'est de cette manière qu'Ulysse perçoit et ressent Ithaque. C'est à travers cette perception qu'il caractérise son île et son royaume. C'est cette dernière qu'il nous faut tenter de ressaisir pour préparer notre rencontre avec l'île.

Or cette Ithaque, objet de la nostalgie d'Ulysse, le héros la décrit lui-même. Invité par le roi des Phéaciens à se présenter devant l'assemblée des princes navigateurs de Schérie, Ulysse commence par clamer son nom et sa gloire. Puis il présente aussitôt son royaume, avec solennité :

*J'habite dans Ithaque la bien visible ; une montagne  
la domine, remarquable, le Nérîte aux bois tremblants ; des îles habitées  
en nombre l'entourent, très proches les unes des autres,  
Doulichion et Samé, et Zakynthos la forestière ;  
elle est, elle, basse, et s'avance le plus en mer  
vers le ténébreux noroît ; les autres, au-delà, vers l'aube et le soleil ;  
c'est une île rocheuse, mais une bonne nourrice de guerriers,  
et il n'est pour moi rien de plus doux au monde.*

(*Od.*, IX, 21-28, C.)

Voilà une description précise, la plus détaillée qu'Homère ait produite de la patrie d'Ulysse, si précise qu'elle semble n'offrir aucune ambiguïté sur sa localisation. Or il n'est pas un seul de ses termes qui n'ait fait l'objet de discussion depuis l'Antiquité, tellement la langue en est riche, tellement les noms de lieu se prêtent à interprétation. Encore la traduction ne donne-t-elle qu'une faible idée du texte original, lequel, rythmé par le mètre homérique, sonne haut et fort, par toutes ses voyelles, et en mesure :

*naietaô d'Ithakên eudeielon. En d'oros autè  
Nèriton einosiphullon, 'ariprepes. 'amphi de nèsoi*

(*Od.*, IX, 21-22)

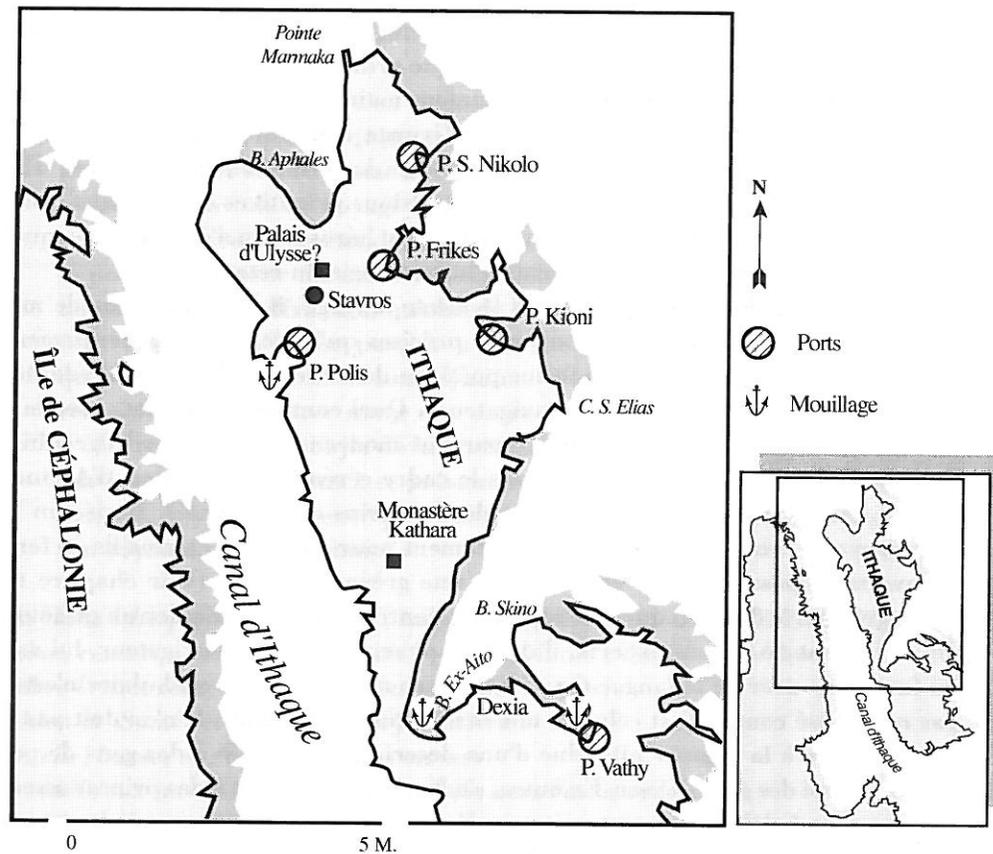
Régi par la loi implacable de l'hexamètre<sup>1</sup>, le propos se ressent de la nostalgie qui s'empare du héros à l'évocation de son île natale et de son royaume. Après avoir situé Ithaque dans l'archipel ionien de la manière que je commenterai plus loin, Ulysse caractérise son île par des valeurs féminines. Telle une femme féconde allaitant son enfant, Ithaque est, pour lui, une « bonne nourrice de jeunes guerriers ». Ce pays ou, mieux, cette « terre », *gaia*, cette terre maternelle, est alors ce qui lui est « le plus doux au monde ». Le terme grec *glukeros* s'applique ordinairement au miel, au raisin mûr, à la figue, bref, aux saveurs que nous nommons maintenant, en faisant abstraction des arômes particuliers, le « sucré », par référence à la substance qui produit cette impression. En choisissant ce mot qu'il met dans la bouche d'Ulysse, Homère convoque ainsi le souvenir inconscient des pulsions primitives de l'enfance, son désir de « douceurs » et de nourritures maternelles. Du héros recru d'épreuves, en quelques expressions ramassées le poète exprime l'intense algie du retour.

Mais, dans le même temps et dans le même langage, il livre aux gens de mer des informations sur Ithaque beaucoup plus précises qu'il n'apparaît généralement aux commentateurs. Assurément, la forme poétique du texte semble fort peu adaptée à la rédaction d'instructions pour les navigateurs. Quel contraste, en effet, avec la prose sobre et brève des ouvrages élaborés par nos modernes services hydrographiques ! Et pourtant... Énoncé par Ulysse dans le cadre cérémoniel du palais d'Alkinoos, le propos s'adresse aux princes d'un peuple de marins expérimentés. Il vise un bassin maritime que ceux-ci connaissent parfaitement pour y croiser, comme ils en feront la preuve en déposant Ulysse endormi sur une grève de son île (voir chapitre I<sup>er</sup>). Le héros grec parle donc en quelque sorte sous contrôle. Il doit articuler un discours crédible. Devant de pareils experts, il doit s'exprimer en prince navigateur, lui aussi. Il lui faut donc user de la langue des marins avec maîtrise. Son vocabulaire n'est certes pas normalisé comme l'est celui de nos *Instructions nautiques*. Il n'en doit pas moins se conformer à la rigueur attendue d'une description destinée à des gens de pouvoir qui sont aussi des gens de mer. En outre, s'adressant à un roi et à des princes assemblés, Ulysse entend délimiter son territoire. Il déclare donc son titre royal sur tout un ensemble d'îles et d'îlots. Il le fait haut et fort. Il se doit de le clamer avec une implacable précision. Et c'est bien ainsi qu'il procède, comme je vais maintenant le montrer.

Dès l'abord, en effet, le héros caractérise Ithaque par une expression qui ne doit rien aux hasards de l'imagination poétique ou aux contraintes de la mise en vers homériques. Cette île est en effet « bien visible », dit-il, *eudeielon*. Dans le langage d'Homère, c'est un trait qui distingue, par opposition, la « terre » en question d'une autre variété de « terres », comme il apparaît dans un passage ultérieur du poème. Le poète en effet narre plus loin que, à peine éveillé sur la plage où les Phéaciens l'ont transporté, Ulysse cherche à savoir où il se trouve. Là, il interroge le premier être parlant qu'il rencontre, Athéna, sous l'apparence d'un jeune homme :

*Quelle est cette terre, quel est ce peuple, quels hommes sont nés là,  
est-ce clairement une île, est-ce le promontoire  
s'inclinant vers la mer de quelque fertile continent ?*

(*Od.*, XIII, 233-235, C.)



Ithaque. Port-Polis et le site proposé du palais d'Ulysse.

Île ou péninsule d'un continent, telle est donc l'alternative. Telle est aussi la question que se posent les gens de mer, à l'approche d'Ithaque, en provenance des contrées nordiques et occidentales. C'est la question qu'en mer nous nous sommes posée à l'apparition d'Ithaque au loin (voir chapitre I<sup>er</sup>), tellement il est difficile de discerner, par la vue, si certaines terres que l'on aperçoit sont des îles ou non, si donc on peut en faire le tour par des chenaux ou non. Le terme *nèsos*, en ancien grec, que l'on traduit généralement par « île », n'est-il pas, lui aussi, équivoque, puisqu'en certaines circonstances il peut signifier « presque île » ? Or Ulysse a la connaissance personnelle du domaine maritime qu'il évoque. Il est né dans ces terres et il en est le roi. Aussi Homère peut-il lui faire affirmer devant les Phéaciens, qui le savent aussi, car ils naviguent dans ces parages : Ithaque est une île, cela se voit de loin, il est clair que cette terre est « entourée d'eau de toutes parts » (*Od.*, I, 386). Par-delà les Phéaciens, auditoire du héros dans l'épopée, ce sont les auditoires réels du monde grec tout entier qu'informe le poète : immense épopée, l'*Odyssée* est aussi une géographie, la géographie maritime des anciens Grecs.

Ulysse poursuit sa description à l'intention des princes de la navigation en imposant un nom à la hauteur que les marins discernent de loin quand ils suivent l'approche par le nord-ouest : c'est le *Nériton* (*Od.*, IX, 22). Et il produit trois traits pour caractériser cette hauteur. C'est une « montagne », et non point une médiocre élévation. Elle est « boisée », et non point dénudée, comme les hauteurs voisines. Elle se « distingue » de son environnement, comme un homme se distingue dans la mêlée (*Il.*, VI, 477) ou dans les jeux athlétiques (*Od.*, VIII, 176). Les gens de mer ont un terme spécialisé pour fixer cette notion : cette montagne est « remarquable ». Quand, lors d'une approche, des marins discernent la hauteur en question dans la confusion qui l'entoure, ils la distinguent, la « remarquent » en la marquant à nouveau de son nom. Ce faisant, ils cessent de s'interroger sur l'identité de la terre qu'ils aperçoivent : « Voilà le Nérite, c'est donc bien Ithaque que nous avons sous les yeux. » Nous l'avons cherchée, nous aussi, cette hauteur, lors de notre approche de la moderne Ithaki (chapitre I<sup>er</sup>), et croyons l'avoir trouvée parmi celles qui dominent la partie nord de l'île et qui ont nom maintenant Anoghi et Exoghi.

Toujours devant le même auditoire, Ulysse complète sa description en rappelant qu'Ithaque est « entourée » d'un grand nombre d'îles (*Od.*, IX, 22-23). Et, en effet, pour un navire venant des mers nordiques et occidentales, Ithaki, l'Ithaque d'aujourd'hui, apparaît sensiblement au centre d'un archipel, ou mieux, d'un bassin maritime délimité visuellement, au nord, par l'île qui porte le nom moderne de Leucade, au nord-est et à l'est, par un grand nombre d'îles et d'îlots tels que ceux aujourd'hui nommés Arkoudi, Méganisi, les Echinades, Oxia, derrière lesquels se profilent les rivages du continent, ici, l'Acarnanie. Plus loin vers l'est et le sud-est, la vue s'arrêterait sur le cap Papas, l'entrée du golfe de Corinthe et les îles Montagues. Tout à fait au sud-est, l'île de Zante semble fermer le bassin, tandis qu'à l'ouest, à tribord donc pour qui vient du nord, la grande et haute terre de Céphalonie paraît protéger ces eaux intérieures des assauts venus du grand large. Le héros cite par leur nom, après Ithaque,

trois de ces îles, les plus grandes. Il précise qu'elles sont « habitées », affirmant par là son pouvoir politique sur leurs peuples. Ce sont, dans l'ordre où il les cite, et selon les noms qu'il leur donne<sup>2</sup>, du nord au sud : Doulichion, Samé et Zakynthos (*Od.*, IX, 24).

Or, des quatre îles odysseïennes, deux portent le même nom que deux îles ioniennes d'aujourd'hui, Ithaki et Zakynthos. Doulichion et Samé ne seraient-ils pas, en conséquence, les anciens noms de nos modernes Leucade et Céphalonie, les deux autres grandes îles habitées qui entourent la moderne Ithaki comme Doulichion et Samé entouraient l'Ithaque d'Ulysse ? À entendre parler le héros grec, tout suggère donc que son royaume se compose de ce que l'on nomme aujourd'hui « l'archipel » des îles Ioniennes.

## Royaume homérique d'Ulysse

Ithaque  
Doulichion  
Samé  
Zakynthos

## Archipel moderne des îles Ioniennes

Ithaki / Ithaque  
Leucade  
Céphalonie  
Zakynthos / Zante

## L'île capitale d'un archipel

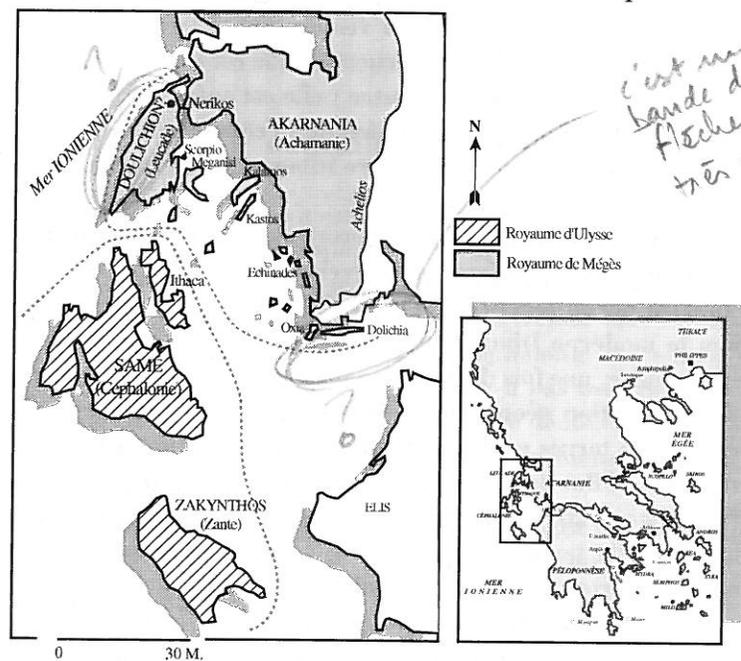
C'est la conclusion qui s'imposerait sans autre discussion, depuis Strabon (v. 58 av. J.-C. entre 21 et 25 apr. J.-C.) et les géographes de l'Antiquité hellénique et romaine, si Ulysse n'ajoutait deux traits pour caractériser son île : elle est « basse » (*Od.*, IX, 25), alors qu'Ithaki est montagneuse, et « elle s'avance le plus en mer vers le ténébreux noroît » (*Od.*, IX, 25-26), alors que sur nos cartes Céphalonie est située plus à l'ouest qu'Ithaque, et Leucade plus au nord. Ne faudrait-il pas tout remettre en question ? Chercher Ithaque ailleurs qu'à Ithaki-Thiaki ? Voire dénoncer tout sens au projet de localiser le royaume d'Ulysse, rejeter toutes ces descriptions, tous ces noms de lieux dans l'univers inconsistant de la fiction ?

Il n'en a pas fallu plus, en effet, pour qu'un archéologue allemand, Doerpfeld, bien préparé par de fructueuses fouilles sur le site de Troie, mais déçu par le résultat de fouilles à Ithaki, projette de chercher le site de l'Ithaque homérique et les vestiges de la cité d'Ulysse ailleurs que dans cette dernière île. Il jeta son dévolu sur Leucade et espéra trouver en cette terre les ruines d'un établissement mycénien assez important pour avoir donné matière au développement de la prestigieuse *Odyssée*. Il y chercha longuement les traces d'installations palatiales analogues à celles de Mycènes et de Tirynthe. Il découvrit effectivement les restes d'habitations antiques dans la plaine de Nidri, à l'est de cette île. Mais celles-ci dataient d'avant 1500 (av. J.-C.). Elles étaient bien antérieures, donc, à l'époque attestée des palais mycéniens. Seul un nombre infime des poteries qu'il recueillit sur le site se révélèrent contemporaines de l'époque présumée de la guerre de Troie<sup>3</sup>. Il lui fallut se rendre à l'évidence : c'était trop peu pour identifier l'Ithaque homérique et la Leucade moderne. Et, depuis lors, la question est close. Non, Ithaque n'est pas à rechercher à Leucade. L'île d'Ulysse ne peut se retrouver qu'à Ithaki.

Mais alors comment comprendre qu'aux traits caractérisant son île Ulysse ajoute ces deux autres, objets, chacun, de controverse : Ithaque, dit-il, est « basse » et située « le plus avant dans le nord-ouest » (*Od.*, IX, 25-26) ? N'est-ce pas contraire à la géographie des lieux ? Basse, en effet, Ithaki ne l'est pas, si l'on considère sa nature montagneuse, ses sommets qui culminent, l'un, le mont Anoghi, à 806 mètres, dans sa partie nord, l'autre, le mont Mérovigli, à 669 mètres, dans sa partie sud. Mais basse, Ithaki l'est, si on la compare à sa voisine Céphalonie dont les hauteurs culminent à 1 627 mètres, et à son autre voisine Leucade dont les hautes terres atteignent 1 200 mètres. Ulysse lui-même n'invite-il pas à la comparaison, quand il dit en insistant, après avoir cité Doulichion, Samé et Zakynthos, que son île, Ithaque, « elle », par opposition donc aux autres, est « basse » (*Od.*, IX, 25) ? Que prouvent, au surplus, des mesures d'altitude comme celles de nos *Instructions nautiques*, que seuls peuvent produire des instruments de géodésie perfectionnés ? Les marines antiques disposaient seulement, on le sait, de moyens d'évaluation visuels. Or, à la vue, Ithaque est « petite », par comparaison avec Céphalonie et Leucade ; elle est « étroite », car de son isthme central on peut voir la mer de part et d'autre ; elle est enfin « peu élevée », car de cet isthme central on peut aisément passer à pied de sa côte orientale à sa côte occidentale. Voilà donc qui contribue à distinguer encore Ithaque de ses voisines, ce qui est l'exact propos de toute information nautique.

Comment, pourtant, des navigateurs aussi compétents que le héros de l'*Odyssée* et ses hôtes, les princes phéaciens, peuvent-ils situer Ithaque « le plus en mer, dans la direction du noroît ténébreux » (*Od.*, IX, 25-26) sans risquer de démenti, si cette île est bien la moderne Ithaki ? Pour saisir la signification de cette expression, il faut nous déprendre, une fois de plus, des suggestions de notre cartographie, qui impliquent une représentation géométrique du monde. Nous évaluons aujourd'hui la position respective des terres exclusivement en milles nautiques ou en degrés de latitude et de longitude : l'îlot du Lazaret, par exemple, qui marque le fond de Port-Vathy, gît à 38° 22,2' nord-20° 42,8' est. Voilà qui est nécessaire et suffisant pour se situer. Les marins grecs du temps d'Homère ne déterminaient pas une position ainsi. Ils naviguaient sans cartes, à vue, ou, quand ils perdaient les côtes de vue, « à l'estime », c'est-à-dire en faisant des supputations sur la vitesse, le cap et la dérive de leur navire, selon des techniques que je détaillerai plus loin (voir chapitre VII). Ils différenciaient le champ spatial de leurs évolutions selon deux directions : *èôs te kai 'èlios*, l'aube et le soleil, ou lieu de l'espace où le soleil se lève, un lieu compris, selon les saisons, entre le nord-est et le sud-est de notre cosmographie, notre « orient » au sens large ; et *zophos*, ou lieu de l'espace où le soleil se couche, compris, selon les saisons toujours, entre notre sud-ouest et notre nord-ouest, notre « occident ». Or, pour les anciens navigateurs grecs, ces deux régions de la terre ne se différenciaient pas seulement comme des directions à suivre pour des itinéraires. Elles s'opposaient aussi par les valeurs auxquelles elles sont associées : la clarté, la naissance et la génération, d'un côté, l'obscurité, le dépérissement et la mort, de l'autre.

Quand donc Homère fait dire à Ulysse, au sujet de son Ithaque, que, de toutes les terres de son domaine, celle-ci gît le plus « vers le ténébreux noroît », cela comporte, dans la bouche du héros, deux informations nautiques précises. Pour un navire venant de la mer Égée ou de Crète, la route maritime vers l'occident lointain, ses incertitudes et ses menaces, passe, dans l'ordre des escales, par Zakynthos, Samé, qui ne peut être que Sami en Céphalonie<sup>1</sup>, le chenal séparant Céphalonie d'Ithaque, et Port-Polis sur la côte occidentale, dans la partie nord de cette île. Au-delà, la route est à poursuivre franchement dans la même direction, en laissant à bâbord la Samos des Céphaloniens, à tribord Doulichion, la moderne Leucade, vers Schérie ou Corfou, puis l'Adriatique ou l'Italie du Sud par le détroit d'Otrante. Ithaque est donc bien, de toutes les terres du royaume d'Ulysse, de toutes les terres grecques, en vérité, celle qui, dans les temps homériques, se trouve le plus loin dans la direction de l'occident. L'information contient au surplus une discrète invitation : prudents commerçants,



Le royaume d'Ulysse et le royaume de Mégès, selon l'Iliade.

princes avides de conquêtes, de rapt et de pillage, pirates prêts à tout pour faire du profit au loin, vous tous qui allez « vers le ténébreux noroît », faites escale à Ithaque, la dernière cité grecque, avant de vous lancer vers l'occident extrême, ses barbares et ses dangers !

À suivre Homère, donc, Ulysse règne sur un véritable royaume maritime. Celui-ci a pour bases un quartette d'îles principales, à quoi s'ajoutent bon nombre d'îlots non peuplés. Cet ensemble dispose de ressources variées et complémentaires : Doulichion

riche en blé, Zakynthos riche en forêts, Ithaque nourricière de guerriers. Le poète nomme ces quatre îles régulièrement ensemble. Il rassemble trois d'entre elles en un même groupe dans l'Iliade aussi, au « Catalogue des Vaisseaux ». Là, Doulichion est rattachée à la principauté de Mégès (Il., II, 625-637), vieux royaume datant de l'Âge du Bronze récent. En revanche, le poète de l'Iliade fait s'étendre le règne de notre héros sur les rivages du continent faisant face aux trois îles principales. Mais dans l'Odyssée, chaque fois qu'Homère évoque le royaume d'Ulysse, par l'organe de son héros ou de quelque proche, c'est toujours en nommant les quatre mêmes îles.

Ulysse en effet n'est pas seul, dans le poème, à parler d'Ithaque, objet de sa nostalgie, et des îles qui l'entourent.

### Ce que disent d'Ithaque Athéna, la déesse, et Télémaque, le fils

Du passant qu'il interroge, à peine éveillé, sur la terre où les Phéaciens l'ont déposé endormi (Od., XIII, 228-235), comme je l'ai rappelé, Ulysse s'entend répondre :

*Es-tu sot, étranger, ou viens-tu de si loin  
que tu ignores ce pays ? Ce n'est pas un lieu  
sans renom. Nombreux sont ceux qui le connaissent,  
parmi les gens demeurant à l'aube et au soleil  
ou, loin par-derrrière, parmi les gens du ténébreux noroît  
Elle n'est que rochers, peu faite pour les chevaux  
mais ni trop pauvre ni trop vaste  
on y produit du blé et du vin plus que les dieux ne sauraient dire.  
Toujours il y a de l'eau, tombant en grosses gouttes ou en fine rosée.  
Bon pays à chèvres et à porcs, des forêts  
de toute essence, des abreuvoirs toujours pleins.  
Voilà pourquoi, étranger, le nom d'Ithaque est allé jusqu'à Troie  
qu'on dit pourtant être si loin du pays des Achéens.*

(Od., XIII, 237-249, C.)

Sous les traits du passant qui lui décrit Ithaque en ces termes, le héros n'a pas reconnu Athéna. Mais le langage qu'il s'entend tenir vient d'une déesse, au surplus sa déesse protectrice. Ce ne peut donc être qu'un langage de vérité. À notre tour, nous avons à le prendre comme tel. Voilà l'Ithaque « vraie ». Non plus l'Ithaque de la nostalgie. Ni le royaume des îles magnifié devant les princes des Phéaciens assemblés. Mais l'Ithaque des Achéens, autre nom de ceux que nous appelons « Grecs<sup>5</sup> », ce pays qu'ils connaissent bien parce qu'ils sont nombreux à y faire escale.

À ce point de la pièce (v. 240-241), Homère livre des informations utiles pour les marins, dans le style formulaire si caractéristique de l'épopée<sup>6</sup>. Assurément, l'expression qui désigne les directions de l'orient et de l'occident a tout d'une formule. Mais, précisément, les formulations de ce genre ont l'avantage de fixer une pensée. Or

d'Ithaque la « vraie », que dit Athéna ? Que cette île est connue de deux sortes de gens, et en grand nombre. La déesse précise : les habitants des pays situés dans la direction de l'aube et du soleil, autrement dit de l'orient et du midi, donc les îles de la mer Égée, la Crète et la Phénicie ; et les habitants des pays situés dans la direction du nord-ouest, autrement dit l'occident, loin « par-derrière<sup>7</sup> » pour qui regarde vers l'aube et le soleil où se trouve le centre du monde grec, donc les pays bordant l'Adriatique par-delà le détroit d'Otrante. Située sur la grande route maritime qui va du sud-est au nord-ouest, et inversement, Ithaque peut jouir d'une grande renommée, d'une renommée si grande qu'« elle est allée jusqu'à Troie ».

Escale obligée de tous les commerçants, pirates, princes et guerriers en partance vers le ténébreux occident ou en provenance de ses lointains comme d'un arrière-monde, Ithaque offre un site de choix pour que s'y élaborent récits mensongers et narrations véridiques, éléments de périples et instructions nautiques, toute cette matière dont procède l'*Odyssée*. En citant Troie au sujet de cette route, Homère lui-même, je veux dire, l'auteur de la pièce épique, quel qu'il soit, ne produit-il pas les sources de son poème, par la bouche de la savante Athéna ?

À la présentation d'Ithaque et de son royaume par Ulysse, une autre figure, proche de celle du héros, apporte confirmation et précisions aux auditoires de la narration épique avides de renseignements. Quand Télémaque dresse pour son père le « catalogue » des nobles prétendant à la main de Pénélope, sa mère, il classe ces hommes de haut rang selon leur île d'origine :

*De Doulichion il y en a cinquante-deux  
des jeunes gens distingués que suivent six serviteurs.  
De Samé, il y a vingt-quatre hommes de haut rang.  
De Zakynthos sont venus vingt jeunes gens, des Achéens,  
D'Ithaque même, douze, tous du meilleur rang.*

(*Od.*, XVI, 247-, C.)

On ne prendra pas ces nombres comme s'ils procédaient d'un recensement, encore qu'ils livrent probablement des indications sur l'organisation sociale de ces petites sociétés aristocratiques. Du moins donnent-ils une information sur l'inégale richesse en hommes des différentes composantes du royaume d'Ulysse, aux yeux du héros et de ses proches. Des quatre îles Ithaque apparaît la moins riche, elle où ne vivent que douze grandes familles sur cent huit assez titrées pour que l'un de leurs membres puisse prétendre s'allier par mariage avec la femme du roi disparu.

Ithaque n'est pas, cependant, à ce point misérable que son roi ne puisse mener grand train par l'exploitation de ses domaines, plus grand train qu'aucun autre héros sur le proche continent, à en croire, du moins, le porcher Eumée<sup>8</sup>. À l'intention du visiteur que celui-ci reçoit, et qui se révélera être Ulysse lui-même de retour à Ithaque sous l'apparence d'un mendiant, celui-ci dresse l'inventaire des élevages de son souverain : douze troupeaux de vaches sur le continent, douze de moutons, autant de

porcs et de vastes hardes de chèvres (*Od.*, XIV, 100-103). Et l'on sait, par Athéna, que l'île dispose d'eau en abondance. On y cultive un peu de céréales, des oliviers et de la vigne. Tous les éléments sont donc réunis pour que prospère ou que végète, selon les conjonctures, une petite économie manoriale. Agriculture et élevage y sont organisés autour d'une douzaine de familles princières, celles dont les héritiers aspirent à exercer la souveraineté sur l'île en prétendant à l'alliance de la reine sans mari. Mais d'une telle activité, on sait que l'on ne peut dégager assez de surplus pour entretenir une flotte de guerre, équiper celle-ci et la munir pour des campagnes militaires hasardeuses et lointaines sur le modèle de la mythique guerre de Troie. Il y faut d'autres revenus. Homère évoque ces ressources complémentaires avec toute la précision voulue dans les « récits mensongers » qu'il met dans la bouche d'Ulysse : ce sont les richesses tirées du commerce, des expéditions maritimes et du piratage en haute mer (voir chapitre XIII).

Telles sont donc les terres sur lesquelles règne le héros d'Homère, à l'entendre parler lui-même, puis d'après la déesse Athéna et son fils. Ulysse et les siens, quand ils parlent de leur royaume, visent un bassin maritime entier dont le siège politique est situé à Ithaque. Toutes les indications tirées de leurs discours convergent pour identifier ces terres avec l'archipel que nos modernes cartes désignent sous le nom d'îles Ioniennes.

Comment comprendre que le roi de ces îles acquit assez de renommée pour devenir le héros éponyme de toutes les épopées du retour, les « odyssées » ?



### III. Ithaque : le périple du nord

*Ithaque, Port-Vathy, 8 septembre 2000*



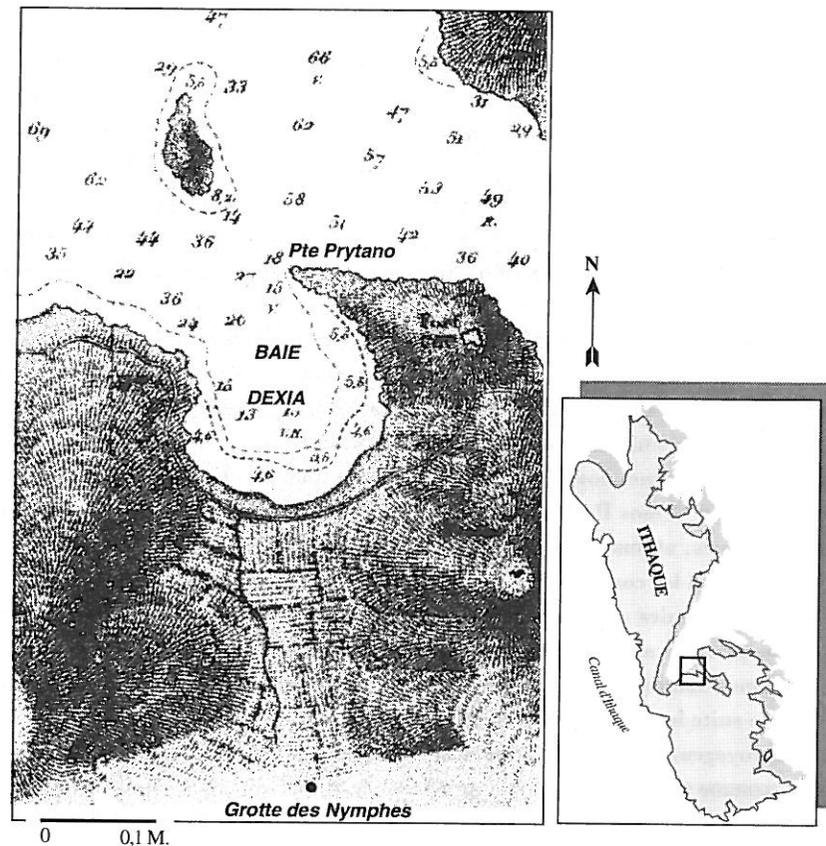
Cartes étalées sur la table du bord, nous convenons d'un dispositif propre à nous faire saisir, de l'intérieur, la configuration des lieux et l'interprétation que l'on peut en donner. Une équipe de navigation fera le tour de l'île par le nord et s'engagera dans le chenal dit d'Ithaque. Elle a pour instructions de descendre cet étroit bras de mer balayé de vents violents qui sépare Ithaque de sa grande voisine Céphalonie et de parvenir jusqu'aux abords d'Ormos Polis. Là, elle tentera de prendre un mouillage pour la nuit prochaine. Elle aura ainsi mesuré les difficultés du passage par mer entre le port présumé du vieux dieu de la mer Phorkys à Dexia, le port « de la Ravine », et le port « de la Cité ». Il faudra apprécier alors les commodités qu'offre, ou non, ce dernier site pour les embarquements et débarquements dans les conditions de la navigation antique. Deux équipes iront à terre prendre connaissance des itinéraires reliant l'anse de Dexia à Stavros et à Pilikata, sites présumés du palais d'Ulysse. Elles rejoindront la première au mouillage, si toutefois notre catamaran peut mouiller à Ormos Polis en toute sécurité. Sinon, nous nous replierons tous dans la nuit à Vathy, les uns, par mer, les autres, par terre. Et nous continuerons le périple d'Ithaque les jours suivants.

Comme nous en sommes convenus, les équipes se séparent. Tandis que l'équipage se dispose à appareiller pour Ormos Polis, Alain, Irad et moi, accompagnés de Dominique et Hervé pour les prises de vues, allons reconnaître les itinéraires joignant les principaux points de la partie nord de l'île. Irad les connaît déjà, pour les avoir suivis à plusieurs reprises afin de se familiariser avec le héros des « Retours » : ce sera notre guide. Alain et moi les découvrons en même temps, nos pensées alertées par tant de controverses lues, nos mémoires en éveil par tant d'illustrations examinées. Dominique et Hervé, l'œil exercé par des années de métier, repéreront tout de suite les perspectives à prendre pour faire « parler » le paysage. Il est vrai que de nombreux voyageurs nous ont précédés, dont les ouvrages et les gravures ont instruit le regard de ceux qui, comme nous aujourd'hui, s'appêtent à contempler ce théâtre de l'épopée. Nous avons évidemment pris soin de nous munir de nos références visuelles : le Bérard et Boissonnas<sup>1</sup>, aux photographies anciennes si sensibles, et le John Victor Luce<sup>2</sup>, aux panoramas tout récents et si précis. D'Ithaque, quelles vues allons-nous capturer, qui n'aient été prises par l'un ou par l'autre ou qui n'aient été dessinées et gravées par les voyageurs des deux siècles derniers ? Quels sites allons-nous visiter qui n'aient été bousculés, détruits par des générations de voleurs d'antiquités ; scrutés, inspectés, voire fouillés par des générations d'érudits et de chercheurs ? Mais qui parmi les savants, hormis Victor Bérard, s'est exercé à voir Ithaque de l'œil des gens de mer : comme une merveilleuse base pour toutes sortes d'opérations navales ?



## Le séjour du dieu Phorkys et la grotte des Nymphes

De Port-Vathy, la route suit le bord sud du rivage, en direction du nord-ouest, puis passe entre deux hauteurs : à droite, un éperon rocheux où subsistent les ruines d'un fort français bâti en 1807 pour faire face aux flottes anglaises croisant en mer Ionienne ; à gauche, trois mamelons sur lesquels ont été édifiés trois moulins à vent dont il reste les tours, aimables vestiges de la modernité technologique à l'époque où ils ont été édifiés. La route tourne ensuite, descend et longe une plage bordée d'une oliveraie dont la plus basse ligne de plants paraît plonger ses racines jusque dans la mer. C'est le fond de l'anse de Dexia.



Ithaque. La baie Dexia, séjour proposé du dieu Phorkys, et la grotte des Nymphes.

Nous avons examiné cette anse depuis le *Tzarambo*, la veille (chapitre 1<sup>er</sup>), texte d'Homère en main (*Od.*, XIII, 96-104), en tournant autour de l'îlot de Skartsoumbo qui en protège l'entrée. Vue de terre, cette anse offre l'image de la perfection. Une courte grève de sable blond descend en pente douce jusqu'à la mer, dessinant une

courbe aux inflexions régulières. Un petit promontoire, la pointe Prytano, défend ce plan d'eau à dextre. Les contours de la côte rocheuse courant vers le nord-est le bordent à senestre. L'anse se resserre avant de s'ouvrir vers le nord-ouest, le ténébreux occident, s'exposant ainsi aux vents de ce secteur, toujours prédominants pendant la saison d'été<sup>3</sup>. Mais on sait que les marines antiques préféraient échouer leurs navires sur le sable fin plutôt que de les laisser au mouillage. Et c'est ainsi, je le rappelle, que les Phéaciens procédèrent pour déposer Ulysse : en lançant leur navire si vigoureusement qu'il monta sur la grève d'une moitié de sa longueur (*Od.*, XIII, 115). Au surplus, les vents d'été montent et baissent généralement avec le jour, de sorte que, en appareillant à l'aube, les équipages pouvaient aisément quitter à la rame des anses ainsi exposées. Bref, on ne saurait réunir plus idéales conditions pour un port naturel ni choisir plus agréable séjour, en vérité, pour un vieux dieu de la mer tel que Phorkys. À la vue d'un tel site depuis la terre, j'imagine derechef que le nom de la figure mythologique énigmatique qui le marque devait associer, dans l'esprit des marins antiques, le charme du lieu aux facilités des manœuvres de mouillage, d'embarquement et de débarquement<sup>4</sup>. Les vues du site et la description qu'en donne Homère concordent de façon impressionnante. Le poète aurait-il pris une connaissance personnelle des lieux ? Ou encore ces lieux seraient-ils si bien connus, si célèbres au temps de la formation de l'épopée que la description en aurait été en quelque sorte codifiée ?

À l'anse de Dexia, un ruisseau débouche, creusant une petite vallée où se pressent des oliviers et quelques champs cultivés. La route moderne le traverse, selon un parcours semblable à celui du chemin antique, tellement la configuration des lieux en impose le tracé. Homère ne mentionne-t-il pas ce chemin et les passants qui le suivent, quand il narre le débarquement d'Ulysse au port de Phorkys ?

*Au pied de l'olivier, les Phéaciens déposèrent tous ses cadeaux  
de l'autre côté du chemin, de peur qu'un passant,  
survenant avant le réveil d'Ulysse, ne s'en emparât.*

(*Od.*, XIII, 122-124, C.)

Le ruisseau prend sa source quelque deux cents mètres plus haut, dans les plis du mont Mérovigli. Là se trouve une grotte mentionnée sur nos documents nautiques, qui domine l'anse de Dexia et que nos ingénieurs hydrographes, férus d'Antiquité, nomment la « grotte des Nymphes » – ces aimables figures que l'on appelle Naïades, précise Homère.

*On voit là des cratères, des amphores tout en pierre ;  
Et là encore, les abeilles font leur miel.  
Là sont de longs métiers de pierre où les Naïades  
tissent, merveille à voir, des étoffes pourpre de mer ;  
là sont d'intarissables eaux. Il est deux portes,  
l'une vers le Borée, par où descendent les humains,*

*L'autre vers le Notos, plus divine, par où les hommes ne passent pas : c'est le chemin des Immortels.*

(*Od.*, XIII, 105-112, J.)

De pareilles grottes sont fréquentes en Grèce. Nul ne s'aviserait de porter une particulière attention à celle-ci, si elle ne se conformait jusque dans le détail au texte d'Homère. Un siècle exactement avant nous, Victor Bérard n'a pas manqué de le remarquer. Et de souligner ces étonnantes concordances dans son journal de voyage, au mardi 30 mars 1901 : « La bouche de la caverne, qui s'ouvre à la descente des humains, est tournée vers le Nord [...]. Une grosse pierre suffirait à l'obstruer et, dans le champ de pierrailles et de blocs qui couvrent toute cette pente de la colline, l'entrée deviendrait introuvable : la grotte serait donc une cachette excellente pour y déposer provisions et trésors. La sage Athéna fait transporter ici les cadeaux des Phéaciens : Ulysse bouche ensuite l'entrée en roulant une pierre [...]. La bouche franchie, on descend dans la grotte même par un court glissoir de terres grasses et de roches humides : c'est la "descente" des humains. À l'intérieur, une salle ogivale est aujourd'hui éclairée d'un autre trou rond qui perce la clef de la voûte et laisse pénétrer la lumière du ciel. Ce trou au temps d'Ulysse n'existait pas : la grotte était obscure, *èroeiides*, éclairée seulement par la "porte des hommes". Mais pour trouer ce plafond, il a suffi de déplacer quelques pierres de la colline, car le sommet de la voûte affleure presque le sol rocaillieux. Le fond de l'ancre est jonché de cailloux humides, de boue gluante et de stalactites brisées. Les parois sont tapissées d'eaux suintantes, qui devaient être plus abondantes encore aux temps odysseens, quand les forêts du Nériton couvraient les alentours. En stalactites, en coulées de miel blanc ou de rouille et de pourpre ferrugineuse, en ressauts, vasques et bénitiers, en longs fils parallèles, séparés ou soudés, en nappes plissées ou droites, les dépôts calcaires avaient revêtu les parois de leurs broderies, véritables ouvrages des Nymphes<sup>5</sup>. »

Victor Bérard n'était pas le premier, il s'en faut, à pénétrer dans la grotte des Nymphes. Bergers et touristes avaient déjà saccagé cette dentelle de pierre et jonché le sol de blocs et de fragments de roches arrachées. Trois quarts de siècle plus tard, John Victor Luce en fit la visite, texte d'Homère en main, comme Bérard. Et de conclure, avec un sens bien britannique de la retenue, que « chaque détail de sa description trouve un analogue satisfaisant dans la situation sur le terrain<sup>6</sup> ». Une fois de plus, l'archéologie est en passe de produire les preuves qu'un culte des Nymphes a effectivement été célébré là jusqu'aux temps hellénistiques, car, dans les débris jonchant le sol, on a trouvé des tessons de poterie rituelle probablement dédiée à ces figures mythologiques, et même un bloc de pierre carré et ouvragé qui pourrait avoir été un autel<sup>7</sup>.

De toute évidence, il nous faut examiner cette grotte des Nymphes ! Déception : nous apprenons qu'elle est strictement close en raison de fouilles archéologiques en cours. L'équipe de chercheurs est repartie, sa mission d'été terminée, pour étudier le produit de ses investigations. Promesse de découvertes nouvelles ? Cette grotte serait-elle le lieu d'un culte établi après la propagation des poèmes épiques composés par

Homère ? Ou, au contraire, ce culte et ce sanctuaire auraient-ils préexisté aux poèmes homériques, offrant ainsi une matière propre à donner consistance et couleur historique à l'Ulysse des poèmes épiques ? La réponse se trouve probablement ici, inscrite sur quelque poterie, enfouie dans le sol, dédiée à de gentilles Nymphes. Mais pourquoi donc « nommées Naïades », précise Homère, comme ces divinités marines accompagnant Thétys, alors qu'elles sont tisserandes et lavandières ? La précision est d'importance. On voit mal en effet des guerriers et des pirates confier leurs prises à des divinités des eaux douces. On comprend mieux qu'ils recherchent la protection de Naïades. Et tout s'éclaire s'il se révèle que la fameuse grotte fonctionnait comme un lieu de culte pour des gens de mer venant déposer là quelque symbolique offrande au retour de leurs expéditions (chapitre XXIX). Las ! Il nous faut renoncer à voir de nos yeux ces cratères et ces amphores, ces longs métiers de pierre où, en des temps très anciens, de gentes figures féminines étaient censées tisser et teinter leurs merveilleuses étoffes d'une couleur tirée d'une coquille de mer : le pourpre phénicien.

### Du Néritos au Néion

Depuis l'anse de Dexia qu'elle borde, la route longe la côte de la baie d'Exo Aito, où les petits navires seraient mal avisés de mouiller, tellement les rafales y sont violentes<sup>8</sup>. Elle suit sur quelques kilomètres les sinuosités de la baie puis s'élève jusqu'au voisinage du sommet de l'isthme qui unit la partie nord et la partie sud d'Ithaque. De là, l'observateur prend vue sur la mer dans les deux directions : vers l'orient, où le regard suit une perspective qui le conduit jusqu'au-delà de Port-Vathy ; vers l'occident, où il plonge sur le chenal d'Ithaque et la côte de Céphalonie. La route s'élève encore pour pénétrer dans le massif montagneux du Néritos. Une branche s'en détache sur la gauche, pour conduire au monastère de Kathara, si remarquable à l'approche d'Ithaque par mer (chapitre 1<sup>er</sup>).

*Kathara, 8 septembre 2000, 10 heures*



C'est aujourd'hui que les chrétiens orthodoxes célèbrent la fête de la Nativité de la Très Sainte Mère de Dieu. Une bonne partie de la population de l'île se rend en pèlerinage au monastère. Comment ne pas nous joindre aux Ithaquiens et prendre part au culte qu'ils rendent aux figures peintes sur les iconostases de leurs églises ? Près de cent voitures s'entassent aux abords du monastère. Jeunes et vieux se pressent, en costume de ville, dans l'étroite église où les services se succèdent sans interruption. Tel est « australien », Ithaquien expatrié aux antipodes pour y tenir quelque commerce, et ne manque pas de venir tous les ans retrouver ses parents et célébrer la *Panaghia*. Tel autre est « anglais », ingénieur en travaux publics, et suit la restauration de sa vieille maison familiale. Tel autre encore vit paisiblement ici de sa retraite, jouit de son jardin et d'un petit plant de vignes sur les hauteurs qui entourent le port. Plusieurs profitent du rassemblement familial pour célébrer ce jour-là un baptême. Des liens se renouent à travers les continents. L'office terminé, on parle « affaires », on parle « famille ».



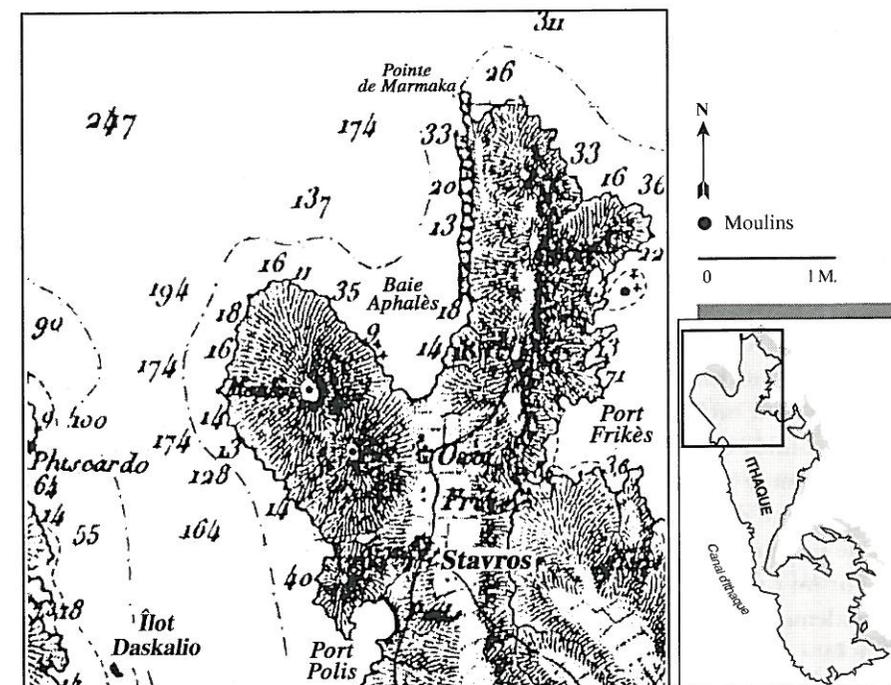
Assurément, le ciel chrétien, son Dieu unique et ses saints n'ont que de lointains rapports avec l'Olympe homérique, ses dieux et ses héros mythiques. Mais la Bible et l'*Odyssée* sont contemporaines. L'une et l'autre procèdent de pièces orales longtemps fixées par les seules ressources de la tradition et par la seule permanence des cultes. Les deux œuvres ont été saisies par l'écriture dans les mêmes temps. Et elles ont donné matière à de semblables développements. Bien plus : comme tant d'autres, le monastère de Kathara, bâti en 1696 par les Vénitiens, contient une icône miraculeuse de la *Panaghia*. Mais, tradition plus rare, celle-ci est censée avoir été peinte par Luc l'Évangéliste, ce qui renvoie les origines du culte pratiqué en ce lieu aux débuts du christianisme. Et je ne suis qu'à demi surpris d'apprendre, par les érudits locaux, que les fondations du monastère reposent sur les ruines d'un temple dédié à une divinité protohistorique, Artémis, à moins que ce ne soit Athéna, la protectrice d'Ulysse.

Qu'allons-nous vénérer ici, en nous inclinant sur l'icône de la *Panaghia* pour la bien embrasser, pour nous pénétrer de son goût de cire d'abeille et de son odeur d'huile d'olive, de miel et d'encens ? L'effigie d'une Mère Très Sainte ? Le visage énigmatique d'une Vierge guerrière et savante ? Le prêtre tout revêtu d'or et d'argent qui officie chante le service liturgique dans une langue à peine différente de celle d'Homère. Il en lit les textes, que fixe la même écriture, exactement, que celle par laquelle les poèmes du Retour de Troie ont été enregistrés. Puis, le pain et le vin une fois consacrés, l'office achevé, il s'en va, autre aède, consommer une nourriture profane de concert avec les pèlerins, perpétuant, sous une autre forme, la tradition du banquet antique et de ses aristocratiques réjouissances. Il y manque des danseuses, pensai-je à part moi, pour compléter les plaisirs de la table en offrant aux convives les satisfactions d'Aphrodite. Mais voici qu'un moine sévère, à l'habit liturgique brodé d'une impressionnante tête de mort, survient à point, comme pour nous rappeler que nous ne sommes plus aux temps homériques, mais en l'an 2000 de l'ère chrétienne.

Quittant ce lieu de culte, ses effigies sacrées et ses ombres dansantes, nous nous dirigeons vers la solide tour vénitienne. À cette altitude, 556 mètres selon nos cartes, la vue sur Ithaque a de quoi fasciner les regards les plus blasés. Le ciel est clair, le Borée, en cette heure matinale, léger. Hélios-Apollon, glorieux. Le golfe de Molo découpe ses indentations sur la mer « vineuse », cette mer d'un bleu si intense qu'il tire sur le violet. L'église du Dieu chrétien, héritière du temple d'Artémis – ou d'Athéna ? –, manifeste ici la double fonction des sanctuaires bâtis en de pareils sites : ils révèlent le paysage environnant, tout en l'achevant en quelque sorte par l'édifice qui s'y inscrit ; ils ramènent l'immensité du monde à l'échelle de l'homme, en offrant aux dieux immortels une demeure à la mesure des mortels qui les honorent.

Il nous faut maintenant revenir à de prosaïques soucis : sortir du cortège d'autos venues de toutes les parties de l'île, nous dégager de chèvres agressives pâturant là aux abords du monastère, regagner enfin la route surplombant le golfe et la prendre de nouveau, lacet après lacet. L'itinéraire suit sur 5 ou 6 kilomètres la petite rivière qui prend naissance au pied des monts. Puis la route se détache du lit de la vallée pour desservir le moderne bourg de Stavros, à 17 kilomètres de Port-Vathy, nœud des

communications entre les points de peuplement situés au nord de l'île. De Stavros, la route se divise en plusieurs branches. L'une descend jusqu'à Frikès<sup>9</sup>, le probable *Rheitron* ou « port de la Ravine » que nous avons reconnu de loin lors de notre approche d'Ithaque par mer : escale de Mentès, le prince des Taphiens (*Od.*, I, 182-184 ; voir chapitre 1<sup>er</sup>). Une autre branche descend à Ormos Polis, lieu du rendez-vous convenu avec le catamaran et son équipage.



Ithaque, le périple du nord. Port-Polis, le port principal de la principauté d'Ithaque.

Véritable petite capitale du nord de l'île, Stavros, avec ses trois cents habitants seulement, comporte tous les éléments constitutifs d'une cité méditerranéenne en réduction : sa place ombragée d'arbres, ses cafés aux terrasses de plein air, son marché, ses quelques boutiques, son église. Rien ne distinguerait ce village de tant d'autres, si une statue fièrement érigée au centre de la place ne rompait avec les règles implicites d'organisation du champ spatial en Grèce contemporaine. Comme je m'en étonne, Irad insiste pour nous amener face à cette incongruité : c'est Ulysse, le héros de l'*Odyssée* en buste, et en grande échelle, placé là depuis 1963 dans ce square d'allure étonnamment britannique.

Mieux que quiconque, Irad connaît la symbolique de cette figure : il en a fait la jaquette de son livre. L'œuvre est due au sculpteur Giorgios Kastriodis. Le héros de l'*Odyssée* est traité d'après un prototype hellénistique, en homme mûr, aux traits marqués

par les épreuves. Le visage est puissant ; la barbe, courte, mais drue ; les cheveux, bouclés. D'épais sourcils protègent des yeux enfoncés, dont on devine le regard profond. Un lourd bonnet, attribut du marin, recouvre la chevelure. L'homme tient la tête haute et droite, en posture de commandement. Du portrait façonné par le vers homérique au marbre sculpté, la transcription est-elle bienvenue ? Rien n'est plus difficile, pour un artiste, que de figurer un héros d'épopée. Car, à la différence des dieux qui peuvent prendre diverses apparences, se muer en taureau, en aigle ou en cygne, tel Zeus, les héros sont censés être des hommes. Ils doivent donc offrir au regard les traits de la condition humaine, mais avec des signes qui permettent au spectateur de remarquer que les êtres figurés échappent à cette condition, qu'ils appartiennent aussi à un autre monde, celui des êtres immortels. S'agissant d'une statue, la difficulté pour l'artiste est redoublée. Car l'œuvre a du volume. Elle doit prendre place dans un espace à trois dimensions qu'elle contribuera à façonner. Et, en retour, cet espace la mettra en valeur, la neutralisera, jusqu'à la détruire peut-être visuellement. À Stavros, Ulysse en statue répond à une commande publique : affirmer que là, en cette place et alentour, se trouvait la cité d'Ithaque. Il fallait donc que le personnage figuré ne fût ni un mendiant, ni un matelot, ni un prince prêt à succomber aux charmes d'une quelconque Circé ou autre Calypso. Les commanditaires attendaient un navigateur qui fût un roi : ils ont un homme de mer à son poste de commandement. On l'eût imaginé, il est vrai, plutôt qu'en un jardin, sur un haut quai portuaire, faisant face à l'élément marin. Comme j'en fais la remarque à Irad, je m'attire cette réplique : « Mais n'avez-vous pas noté dans quelle direction Ulysse regarde ? – Non. – Il fixe Ormos Polis, le port de la Cité. Et c'est tout un programme. »

Tout un programme, en effet. Comme si les Ithaquiens affirmaient qu'ici l'on n'est pas seulement en quelque point du « dème », du terroir de l'île, mais que l'on foule le sol de la « cité », et peut-être même son agora. Tradition ancestrale ? C'est douteux, tellement la population d'Ithaque s'est renouvelée en trois millénaires d'histoire, sous tant d'occupations successives. Mais on sait que les toponymes traversent les millénaires. Les peuples qui se succèdent sur de mêmes lieux s'approprient volontiers leur nom. Et le port situé juste en bas ne se nomme-t-il pas Ormos Polis ? Le bourg moderne n'est-il pas localisé au carrefour stratégique commandant trois routes qui desservent trois ports, Phorkys-Vathy, le Rheitron-Frikès et Ormos Polis, le port de la Cité ? Les caractéristiques des lieux ne peuvent que motiver un établissement humain à tirer parti d'une telle situation, à fixer là une place de marché, et dans la proximité, sur une position forte, peut-être un palais royal.

Hellénistes et archéologues l'ont supputé. Victor Bérard, déjà, argumentait en ce sens, bien avant que les premières fouilles commencent dans les parages et viennent confirmer ses conjectures. À suivre Homère, le palais était situé sur une hauteur assez élevée, « sous le Néion boisé » (*Od.*, III, 81), pour que de sa terrasse on puisse voir la mer et le port. Le poète décrit en effet les prétendants, assemblés dans la salle royale, discutant pour tramer au mieux la perte de Télémaque. Voici qu'ils apprennent le retour du jeune prince. Ils sortent dans la précipitation :

*Les prétendants, surpris et consternés profondément,  
sortirent de la salle en longeant le mur de la cour  
et s'installèrent là, devant les portes.*

*Et le fils de Polybe, Eurymaque, prit la parole  
[...].*

*Il n'avait pas fini qu'Amphinomos apercevait,  
tournant la tête, le bateau dans la rade profonde,  
les gens carguant les voiles et prenant les rames en main.*

(*Od.*, XVI, 352-353, J.)

La scène est fermement dessinée. Sous les murs du palais se trouve une esplanade à l'abri du vent, assez haut située pour que la vue plonge de là jusqu'au port. Il suffit de tourner la tête pour voir la manœuvre des bateaux à l'embarquement ou au débarquement. Or, des hauteurs dominant Stavros, on discerne clairement la rade d'Ormos Polis au sud. C'est du port de la Cité que Télémaque était parti à la recherche d'informations sur son père disparu depuis la chute de Troie (*Od.*, II, 382-434). C'est de là encore que les prétendants lancèrent un navire pour intercepter et tuer le fils d'Ulysse trop dangereux pour eux (*Od.*, IV, 768-786 ; voir chapitre IV). C'est du rivage de cette anse que nous devons, nous aussi, rembarquer, si toutefois le *Tzarambo* parvient à temps, sur mes instructions, à faire le tour de l'île par le nord.

Avant de descendre sur la grève d'Ormos Polis, avons-nous une chance de trouver le site du palais d'Ulysse ?

### Le palais d'Ulysse et le port de la cité

À Stavros, on en est convaincu. Mais avec l'expérience de tant d'hellénistes et d'archéologues qui se sont succédé sur les lieux, on est trop avisé pour afficher des certitudes. Un petit musée est là, sous le contrôle des autorités grecques du Patrimoine, qui conserve et expose les résultats des fouilles archéologiques conduites dans les parages par les Britanniques dans les années 1930.

*Stavros, 8 septembre 2000*



Avant de nous conduire sur les hauteurs à la recherche de sites possibles pour le palais d'Ulysse, Irad nous emmène au musée local pour y visiter ses trésors. Là se trouvent conservés les restes de tripodes comme ceux offerts par les Phéaciens à Ulysse. Ce sont bien des « trésors », au sens propre : des pièces de prestige et de prix, exclusivement destinées à des usages cérémoniels dans les palais des princes ou à des usages cultuels dans les temples des dieux. Assurément, il n'en subsiste que des fragments. Mais certains de ceux-ci n'en sont pas moins impressionnants, si l'on considère les investissements matériels et symboliques dont ces objets étaient chargés : ce coûteux minerai de cuivre de provenance lointaine qu'il fallait importer, cette longue métallurgie qu'il fallait y appliquer, ces dons et contre-dons à quoi

ils étaient destinés, ces valeurs religieuses et politiques dont ils étaient investis. Je remarque que le pied de l'un d'eux comporte une roue. Pour quelque noble usage il pouvait donc être précautionneusement déplacé. Du chaudron domestique à l'œuvre d'art finement ouvragée, l'évolution montrait qu'une civilisation palatiale était à son apogée, dont les poèmes homériques transmettent l'image encore idéalisée.

D'humbles objets entourent ces pièces de prestige dont certaines évoquent les pratiques culturelles aux temps homériques. Tel ce fragment de poterie d'une inestimable valeur, car il apporte la preuve qu'en un proche sanctuaire les Grecs pratiquaient un culte au héros ou au dieu Ulysse : sur un fragment de poterie, on y trouve son nom en toutes lettres, aussi indubitablement déchiffrable qu'il est possible, EUXHN ODYSSEI, « prière [ou vœu] à Ulysse ». La plupart de ces objets proviennent d'une grotte proche de la grève d'Ormos Polis : Irad nous y conduira. Mais il nous faut d'abord rechercher les hauteurs d'où les prétendants, sortant courroucés de la grande salle du palais, inspectent des yeux le port de la cité.



Deux ou trois kilomètres de mauvais chemin à suivre sous la conduite d'Irad et des érudits de Stavros, et nous voici au lieu-dit Pilikata. C'est un mont au dessin circulaire bien identifiable sur nos cartes. De ses pentes, la vue s'étend sur la baie d'Aphales et sur les rades d'Ormos Polis et de Port-Frikès. Le sommet en domine la plaine cultivée qui gît au pied du mont Anoghi, la partie la plus riche du terroir d'Ithaque. Bref, c'est un site tout à fait approprié pour un palais tel que le palais d'Ulysse<sup>10</sup>. Mais les fouilles conduites là ont été décevantes, en raison peut-être d'occupations successives et prolongées. On y discerne de gros blocs de pierre épars, restes, peut-être, d'un mur d'enceinte cyclopéen. Au sommet, de grandes pierres de construction gisent en désordre, probables vestiges d'un établissement datant de l'Âge du Bronze et de sa chefferie<sup>11</sup>.

Un à deux kilomètres plus loin, le second mont de la péninsule est plus riche en vestiges : c'est Aghios Athanasios, du nom de l'église édiflée à son sommet. Depuis que l'École britannique d'Athènes y a mené ses campagnes de fouilles archéologiques, on nomme ce site familièrement *The School of Homer*. Nous en faisons l'approche par le bas. Là subsiste un très ancien ouvrage de captation d'eaux de source, un nymphée primitif. Serait-ce cette source que vise Homère quand il décrit l'itinéraire d'Ulysse, déguisé en mendiant, en marche vers la cité sous la conduite d'Eumée ?

*Mais lorsque, descendu le chemin caillouteux,  
ils approchèrent de la ville et atteignirent la fontaine  
en pierre aux belles eaux où puisent les gens de la ville,  
fontaine due à Ithacos, Néríte et Polyctor  
– un bois de peupliers nourris par l'eau montait  
en cercle tout autour, et l'eau froide coulait  
du sommet d'une roche ; au-dessus se dressait l'autel  
dédié aux Nymphes où tout passant dépose son offrande.*

(*Od.*, XVII, 204-211, J.)

Nous grimpons de plan en plan<sup>12</sup>. Les murets, murs et murailles subsistants ne me paraissent guère convaincants, tellement j'ai eu l'expérience, en France, de semblables vestiges de pierre sèches impossibles à dater : du Néolithique ? du Bronze ancien ? ou du XIX<sup>e</sup> siècle ? Mais plus nous montons, plus le site devient énigmatique. Voici une cuve creusée dans le roc : réservoir ? sarcophage ? comment en décider ? Irad nous apprend que les lieux ont été sommairement sondés par Schliemann, puis par Dörpfeld dans leurs tentatives infructueuses pour trouver le palais d'Ulysse ; explorés en grand détail par Vollgraff en 1905 ; fouillés de nouveau dans les années 1930 par Sylvia Benton, mais sans publication pour en produire les résultats... ou sans résultats dignes d'être publiés ? Nous gravissons un peu plus la colline, pour trouver deux escaliers aménagés sur ses flancs et des vestiges de pavements provenant d'habitations antiques<sup>13</sup>.

Parvenus à la cime du mont, nous découvrons ce qui déçoit l'archéologue des hautes époques mais ravit l'ethnologue : la signifiante superposition, puis la non moins signifiante juxtaposition d'édifices qui viennent consacrer ce lieu, proclamer qu'il convient d'y offrir des sacrifices aux dieux, d'adorer le Seigneur Dieu, leur successeur, et de vénérer saint Athanase, son serviteur. Ce sont d'abord des assises de pierre de grande taille, restes d'un temple hellénistique. Elles forment le soubassement d'une église byzantine dont les hauts murs se dressent dans le ciel, comme pour se plaindre que les coupoles qui couvraient nef et sanctuaire se soient effondrées. À la base du bâtiment, une rigole de pierre encore recouverte de poterie forme l'égout par lequel s'écoulaient les eaux liturgiques. Jouxant l'église byzantine, une chapelle orthodoxe permet aux cultes d'aujourd'hui de perpétuer en ces lieux des pratiques millénaires. Tout autour, des oliviers sans âge plongent leurs racines dans des tombes sans date. Et l'on discerne, entre les pierres tombales, des racines d'oliviers, ces arbres puissants qui puisent leurs forces sous terre, comme s'ils voulaient relier les temps chrétiens, leurs morts et leurs saints aux temps odysseens, à leurs héros et à leurs marins.

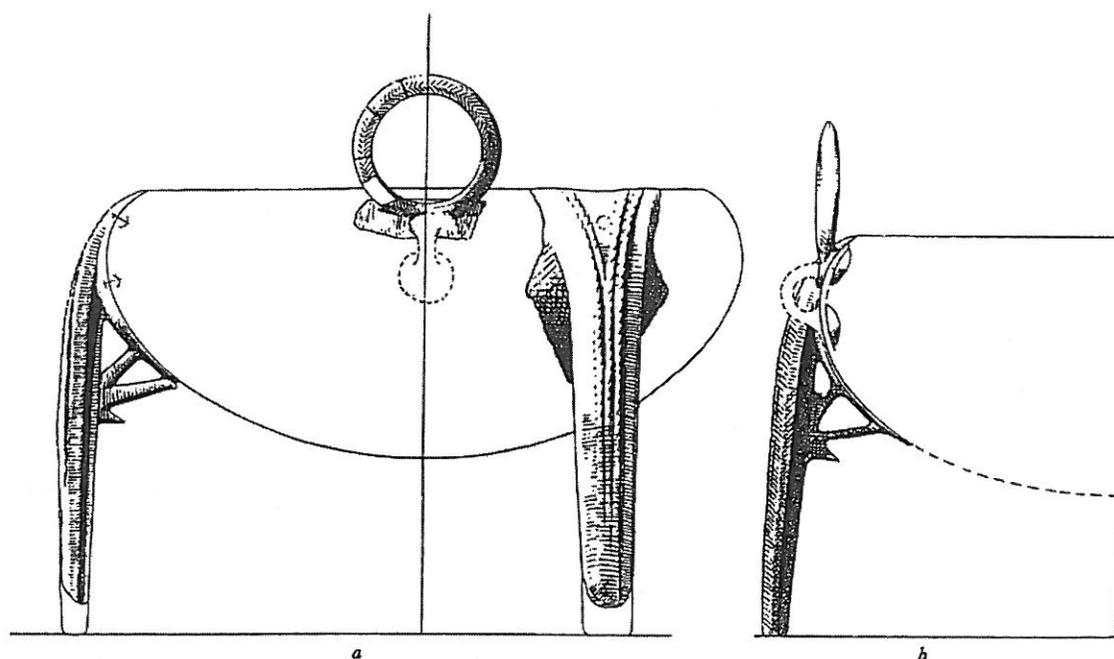
Seraient-ce là les restes du palais d'Ulysse et des siens ? Rien ne le prouve. Mais tout indique qu'à de hautes et incertaines époques un puissant établissement investit ce site de significations politiques et religieuses. À défaut de vestiges concluants, la symbolique n'en a jamais disparu. Elle perdure dans la mémoire des lieux, provocante, à la manière, peut-être, dont elle mettait déjà en branle l'imagination des marins d'autrefois, à leur escale au port de la Cité.

Des hauteurs d'Aghios Athanasios nous redescendons vers Stavros. De la place où se groupent quatre cafés et trois commerces, il ne nous reste plus qu'à prendre l'unique et antique chemin conduisant en une vingtaine de minutes au port.

Ormos Polis, 8 septembre 2000, 17 heures



Le *Tzarambo* aura-t-il réussi à faire dans les temps le périple du nord ? À peine commençons-nous à descendre vers le port que nous le voyons se dégager du cap protégeant la



Trépied rituel. Reconstitution d'après les fragments trouvés dans la grotte de Loizos à Port-Polis, Ithaque.

rade à l'ouest. Précautionneusement, il s'y avance, puis prend un mouillage dans l'attente des ordres pour la suite.

L'équipage a lu les *Instructions nautiques*. Elles disent ceci : « La côte Est du détroit (entre Ithaque et Céphalonie) s'infléchit au SSE peu après Akra Exogi, pointe NW de Nisos Ithaki, qui est abrupte et dont le sommet porte une tour. À 2,6 m au SSE de cette pointe s'ouvre Ormos Polis (carte grecque 036). Cette baie au rivage boisé s'engage de 500 m vers le NE dans les terres. Une église remarquable (celle de Stavros), qui peut être utilisée comme amer, s'élève sur la pointe au SE de l'entrée. Les fonds remontent vers l'extrémité NE, où est implanté un petit appontement. On peut mouiller par des profondeurs de 10 à 20 m, sur fond de sable et d'algues, dans la partie nord de la baie. Par vent fort dans le détroit, le séjour peut être inconfortable, mais il n'est jamais intenable<sup>14</sup>. »

Dennys, un « Australien », l'érudit local qui nous a guidés à Pilikata et à Aghios Athanasios, nous accompagne pour nous présenter aux marins pêcheurs. « Le mouillage est-il sûr ? demandé-je. Vaut-il mieux que le catamaran s'avance plus près de la plage ? Faut-il lancer une longue amarre à terre ? – Non. Vous pouvez vous mettre à poste contre le môle, une place est libre. – Ce n'est pas possible, on est trop large, et nous dépasserons le môle d'une moitié de longueur. – Cela ne fait rien, la nuit sera calme. Frappez bien vos amarres, et cela ira. » Je prévient l'équipage par VHF et la manœuvre commence. Fred réussit à introduire le *Tzarambo* dans le minuscule port créé entre le môle et la plage, à tourner sur place et à présenter le catamaran comme il faut. Jean-Luc, Patrice et Daniel nous jettent les amarres. Nous finissons la manœuvre à la main. Le périple du nord prend fin.



Tout petit port, selon nos normes actuelles, Ormos Polis est une rade profonde, aussi bien abritée en général des vents du nord que de ceux du sud. Une plage de sable longue de 400 à 500 mètres, bellement incurvée, offrait aux marines antiques de quoi échouer plusieurs dizaines de navires, bien plus que ne pouvait en réunir la flotte entière du royaume d'Ulysse. Une demi-douzaine d'embarcations de pêche y ont maintenant leur port d'attache. À terre, pour seul équipement, un café ouvert l'après-midi, à la rentrée des pêcheurs. Un arbre majestueux prodigue son ombre sur le petit établissement, au débouché du chemin descendant de la ville. À mi-plage, une cabane abrite les outils du charpentier et un treuil. Deux bateaux sont échoués à proximité pour de menues réparations. Il ne nous reste plus qu'à nous rendre à la grotte aux Tripodes, malheureusement écroulée à la suite d'un tremblement de terre à l'époque romaine, à demi-submergée par l'élévation générale du niveau des eaux, et ébranlée une nouvelle fois par le tremblement de terre de 1953. La soirée se passe à bord, avec les marins-pêcheurs, à converser sur les vents et sur le temps, à écouter Irad nous résumer son interprétation des découvertes archéologiques faites dans la grotte aux Tripodes, puis à songer, chacun pour soi, aux navigations du divin Ulysse.



## IV. Ithaque : le périple du sud

*Port-Polis, à bord, 9 septembre 2000*



La nuit a été divinement calme. Le soleil, longtemps masqué par les hauteurs de la côte, nous semble se lever tardivement, comme pour nous faire goûter la paix de la plage, et nous inciter à voir et revoir cette fameuse grotte des Nymphes. Pour nous mettre en mesure d'établir le programme de navigation de la journée et des jours suivants, il nous faut essayer de ressaisir, par l'esprit, les itinéraires régissant les allées et venues des marins, des marchands et des guerriers d'autrefois. De la grotte, nous savons que ce n'était pas un site habité, car les Grecs d'époque mycénienne ne vivaient pas dans des grottes : c'était un lieu de culte. Du port, de sa plage et de ses eaux calmes, nous expérimentons les commodités. Nous avons aussi descendu et monté le chemin qui, de la grève de sable blond et de petits galets, conduit à la rencontre des routes menant aux principaux points de l'île. Et nous avons attentivement visité les hauteurs où était bâti l'établissement d'époque mycénienne dominant la grotte, le port, le chemin et le carrefour. Tous ces lieux sont en connexion aisée, par des cheminements que la topographie impose. Tiendrions-nous là des éléments suffisants pour prouver que nous avons vraiment sous les yeux la capitale du royaume d'Ulysse avec tous ses éléments constitutifs : un sanctuaire, un port, un marché et un palais ?

Des preuves, certes non, assurent Alain et Irad. Mais des indices, oui, qui signalent deux réalités historiques différentes : un établissement de l'époque mycénienne et de sa civilisation palatiale (XV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) ; et, après la destruction de celui-ci, comme il advint de ses pareils sur le continent, lui succédant dans le voisinage immédiat, toujours une cité, son port et le sanctuaire qui lui est associé, actifs du IX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux temps hellénistiques<sup>1</sup>. Or ce que nous montrent les lieux, ajoute Irad, et qui demeure énigmatique, c'est l'immense écart entre la renommée d'Ithaque, qui est égale à celle de Mycènes, Sparte ou Pylos, d'une part, et la petitesse de l'île, sa pauvreté, et l'absence sur son site de quelque grand établissement palatial, d'autre part. Et ce que prouvent les vestiges archéologiques, c'est la réalité de cette renommée : les treize trépieds de la grotte des Nymphes à Port-Polis sont des œuvres dédiées aux dieux, de même rang, par leur prestige et par leur prix, que les œuvres analogues destinées aux temples panhelléniques d'Olympie et de Delphes. Comment résoudre toutes ces contradictions ? Car la grotte des Nymphes n'est ni le temple de Zeus à Olympie ni celui d'Apollon à Delphes ! Mais la renommée d'Ulysse est plus grande encore que celle d'Achille, d'Agamemnon ou de Ménélas !

Il nous faut revenir au texte. Évaluer l'adéquation du récit aux lieux. Et, puisque nous mouillons à Port-Polis, examiner comment les héros de l'épopée, Télémaque, d'une part, les

prétendants, d'autre part, utilisèrent le port et le chenal de l'Ithaque homérique pour leurs manœuvres.

Avec ces éléments, je puis fixer le programme de navigation pour le périple du sud, et marquer sur la carte nautique l'emplacement des lieux homériques supposés sous leurs noms d'aujourd'hui. D'abord : nous engager dans le chenal entre Ithaque et Céphalonie ; reconnaître l'îlot Daskalio et le port de Fiscardo ; longer la côte jusqu'à Port-Saint-André. Là, une équipe tentera de débarquer, pour remonter le chemin jusqu'au plateau de Marathia, reconnaître par terre la source Aréthuse, et revenir, toujours à pied, jusqu'à Port-Vathy, tandis que l'équipe de navigation poursuivra le tour de l'île par le sud, découvrira par mer cette même source Aréthuse et regagnera Port-Vathy, où la jonction des deux équipes est prévue à une heure indéterminée de la soirée... quand il se pourra.

Au calme de la nuit succède maintenant une brise de terre légère. Puis, vers huit heures, le vent se lève. En moins d'une heure, il atteint 25 nœuds, dépasse la limite supérieure de la force 5, et souffle en provenance du nord-nord-ouest. Ce serait la bonne direction pour nous qui voudrions entreprendre le périple du sud, si nous n'avions pas à remonter d'abord vers l'ouest-nord-ouest, pour repérer l'îlot Daskalio et Fiskardo, sur la côte de Céphalonie, avant de descendre vers Port-Saint-André.



### Sur la plage de Port-Polis

Deux épisodes liés ont pour scène maritime, dans l'*Odyssée*, le port de la Cité : la prière de Télémaque à Athéna (*Od.*, II, 260-266) et l'embarquement mouvementé de ce fils à la recherche du père.

Mû par Athéna, Mentès, qui en avait pris l'apparence, prince de Taphos et allié d'Ulysse – un navigateur expérimenté, nous le savons (chapitre I<sup>er</sup>) –, avait recommandé à Télémaque, qui lui offrait l'hospitalité, de se lancer dans cette expédition :

*Fais armer le meilleur de vos bateaux à vingt rameurs,  
va t'informer de ce père, depuis si longtemps absent,  
soit que quelqu'un t'en parle ou que tu recueilles la renommée,  
soufflée par Zeus, grande dispensatrice de gloire par le monde.  
Va d'abord à Pylos questionner le divin Nestor  
puis à Sparte chez le blond Ménélas :  
c'est le dernier rentré des Achéens guêtrés de bronze.*

(*Od.*, I, 280-286, C.)

Le programme de ce voyage est indiqué avec précision et nous tenterons d'en suivre la partie nautique, nous aussi. Les moyens sont détaillés : il faut affréter et préparer un croiseur, l'un de ces navires fins et légers que l'on arme pour la guerre et qui puisse voguer à la rame, bien différents, je le montrerai plus loin (chapitre V), des lourds et lents navires de transport dont disposaient aussi les Grecs. Et il faut que ce navire soit le plus rapide de ceux du royaume, car l'expédition sera hasardeuse, comme la suite de l'histoire le montrera.

Suivant ce conseil d'Athéna, Télémaque convoque l'assemblée. Il y expose ses griefs : les biens d'Ulysse dilapidés par les prétendants, sa mère, Pénélope, pressée par eux de se remarier. Et il demande que l'on arme pour lui un croiseur. Furieux, les prétendants s'y opposent. Leurs chefs décident de lever l'assemblée.

C'est alors que Télémaque descend seul, sur la plage. Il implore Pallas Athéna, lui adresse une prière, suivant le rite, « en plongeant ses mains dans le sable mouillé de la mer » (*Od.*, II, 260-267). Et voici que la déesse lui apparaît sous les traits de Mentor. Elle lui adresse la parole :

*C'est moi, en qualité de compagnon de ton père,  
qui armerai pour toi un rapide croiseur et t'accompagnerai.  
Maintenant, va au palais, rejoins-y les prétendants  
Fais préparer les vivres, fais tout encoffrer,  
le vin dans des amphores et la farine qui donne des forces,  
dans des sacs de cuir serré. Moi, je vais dans le peuple  
lever un équipage de volontaires. Nombreux sont les navires  
en Ithaque d'entre-deux-mers, des neufs et des vieux,  
je les examinerai pour toi et choisirai le meilleur,  
aussitôt nous l'armerons, embarquerons et prendrons le large.*

(*Od.*, II, 286-295, C.)

Sur cette plage du port de la Cité – Port-Polis ? –, Télémaque reçoit donc les instructions de Mentor. Elles lui sont données dans cette langue imagée, scandée et mesurée dans la forme, précise quant au fond, beaucoup plus riche d'informations techniques que les traductions courantes ne le donnent à penser. Comment un navigateur préparant quelque route un peu aventureuse ne vibrerait-il pas à ce texte d'Homère ? Entre tant de bateaux disponibles au port ou à l'échouage sur la grève, lequel vais-je choisir ? Un neuf, en meilleur état peut-être, mais imparfaitement au point probablement ? Ou un vieux, dont l'équipement a fait ses preuves, mais qui a des faiblesses à peine décelables ? Je ne me bornerai pas à « voir » seulement ces navires ou à les « passer en revue<sup>2</sup> » – *oraô* –, je les « examinerai », j'en ferai l'inspection technique avec tout ce dont je dispose de compétence ou avec le concours d'un expert : *ephoraô*. Et je choisirai « le meilleur », non pas « le plus beau<sup>3</sup> », mais celui qui est le mieux pré-adapté à la mission : *aristè*.

Mentor parle en homme qui sait monter des expéditions en mer, dans les conditions sociales et techniques de son époque. Que Télémaque, donc, s'occupe de l'avitaillement. Fils du roi, il trouvera au palais toutes les ressources nécessaires, notamment pour le pain et pour le vin. Mais qu'il veille à ce que ces provisions soient toutes « encoffrées », étroitement serrées, mises dans des contenants adaptés et eux-mêmes solidement ajustés les uns aux autres : car il faudra les placer sous les bancs de nage où elles seront exposées non seulement au roulis, mais à toutes sortes de coups lors des manœuvres : rames à rentrer, mât à dresser, vergue et voile à dégager et à hisser ou à

ferler et à rentrer. Or rien n'est plus fragile qu'une lourde amphore pleine de vin qui serait mal assujettie. Que Télémaque veille en particulier à prendre, pour la farine, des sacs de cuir serré, « au grain surfin ». Quant à lui, Mentor, il se chargera de choisir l'équipage et le bateau. Montés sur la grève, des navires sont là « en nombre ». Il suffira de solliciter le propriétaire de celui qu'il aura choisi.

Celui qui fera l'affaire sera le croiseur de Noémon, fils de Phronios. Son propriétaire donnera volontiers son accord (*Od.*, II, 386-387) et l'équipage sera de l'élite du pays (*Od.*, IV, 666). Toute la logistique de l'expédition est donc mise au point. De son côté, Télémaque réunit en secret les vivres et les provisions nécessaires. En près de cent vers, nous sommes instruits de tous ces préparatifs dans leur détail, jusqu'à l'embarquement, de nuit, à destination de Pylos, sur la côte occidentale du Péloponnèse, pour profiter des brises de terre qui se lèvent ordinairement avant que ne pointe l'aurore (*Od.*, II, 337-434).

### Port-Polis et l'îlot Daskalio : l'embuscade des prétendants

Trois autres épisodes ont pour scène le port de la Cité et ses abords, liés à l'expédition de Télémaque dans le Péloponnèse et à l'embuscade que lui tendent les prétendants pour le tuer. Il faut maintenant vérifier en mer si les informations topographiques qu'ils contiennent concordent avec la configuration des lieux tels que les appréhendent des marins.

Reprenons le fil de l'histoire. Les événements se passent sur le sol d'Ithaque et sur la mer environnante. Télémaque, donc, a réussi à s'embarquer en direction de Pylos sans alerter les prétendants. Une douzaine de jours plus tard, Noémon, le propriétaire du croiseur, s'inquiète. Il a besoin de son navire pour se rendre en Élide où il élève des juments et doit en ramener une douzaine de poulains sauvages pour les dresser. Il se rend au palais d'Ulysse, et là s'enquiert de Télémaque auprès des prétendants. Stupeur d'Antinoos, l'un de leurs chefs : il croyait le fils du roi quelque part aux champs ou auprès du chef des porchers Eumée.

*Alors Antinoos, fils d'Eupithée, prit la parole  
plein de dépit (ses entrailles étaient toutes noires  
de fureur, et ses yeux flambaient comme du feu) :  
Malheur ! Voilà mené à chef insolemment l'exploit  
de Télémaque, ce voyage ! et nous étions sûrs de l'échec...  
Si, en dépit de tous, cet enfant a osé partir,  
Mettre un navire à l'eau, choisir l'élite du pays,  
il menace d'être un fléau ! Ah ! veuille Zeus  
briser sa force avant qu'il devienne un homme !  
Mais allons ! donnez-moi un prompt navire et vingt rameurs  
Que j'aie m'embusquer et guetter son retour*

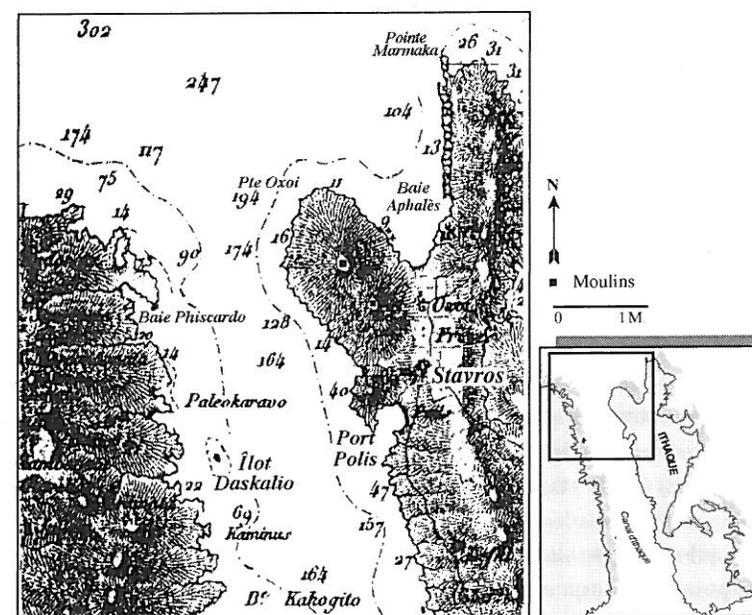
*Entre Ithaque et les roches de Samé, dans le détroit  
afin qu'à naviguer<sup>1</sup> pour son père il ait une triste fin.*

(*Od.*, IV, 660-672, J.)

Ces indications sont claires : Antinoos projette de poster des guetteurs sur les côtes du chenal entre Ithaque et Céphalonie et d'y croiser avec un équipage afin de surprendre Télémaque au retour de Pylos. Et la précision décisive vient un peu plus loin :

*Montés à bord, les prétendants se lancèrent sur les routes humides  
la pensée pleine de projets pour précipiter Télémaque dans la mort.  
Au milieu du chenal entre Ithaque et Samé la rocheuse  
gît Astéris, un îlot. Il y a là des ports, où l'on peut mouiller,  
jumelés. Ils y stationnent en embuscade.*

(*Od.*, IV, 842-847, C.)



Ithaque, Port-Polis et l'îlot Daskalio : l'embuscade des prétendants.

De fait, entre Ithaque et Céphalonie, nos cartes signalent un îlot, en plein chenal, Daskalio. Le nom grec reprend l'italien *scoglio*, « écueil ». Et nos *Instructions nautiques* le caractérisent bien ainsi. Pour décrire la côte orientale de Céphalonie, elles suivent un ordre du nord au sud. Après avoir fixé dans leur langage les traits permettant aux marins d'identifier la pointe Fiskardo et son port, elles en viennent au chenal d'Ithaque et disent : « Vrachonisi Daskalio, rocher de couleur rougeâtre, haut de 3 m, est à 1,9 m au SSE de Akra Fiskardo ; il porte une tour en ruine. Des profondeurs de

moins de 10 m le débordent jusqu'à une centaine de mètres vers le nord. Seul obstacle qui soit susceptible de présenter un danger par mauvaise visibilité sur toute la longueur du canal, ce rocher est situé dans le secteur lumineux du feu de Akra Fiskardo<sup>5</sup>. »

Cet îlot Daskalio de nos documents nautiques ne serait-il pas l'Astéris du poème homérique ? *Asteris*, l'« étoile » en grec, qui se détache sur le bleu sombre du ciel, comme l'îlot brillant d'un vif éclat sous le soleil se distingue sur la mer « couleur de vin » ? Tout donne à le penser. Tout, si... Si un passage du texte ne semait le doute, depuis l'Antiquité, dans l'esprit des géographes : car aucun portulan, aucun recueil d'instructions nautiques ne signale de ports *amphidumoi*, de « double port », ou de « ports jumelés », ou encore de « port à double entrée » sur ce rocher plat, long de 200 mètres et large de quelques dizaines de mètres seulement. Tout le système de connexions entre lieux qui nous paraissait faire concorder l'Ithaque homérique avec la Thiaki moderne s'écroulerait-il ? Nous pensions identifier les ruines d'un établissement mycénien avec le site possible d'un palais odysseén ; le village de Stavros, avec l'agora et le marché de la cité d'Ithaque ; Port-Polis, avec le port de cette cité ; et la grotte des Nymphes, avec le sanctuaire majeur du royaume d'Ithaque. À ces conclusions, provisoires encore il est vrai, faudrait-il renoncer ? D'autres que nous s'y sont résolus, ou ont pris ce prétexte pour localiser Ithaque à Leucade.

Il faut aller à Daskalio en marins, croiser autour de l'îlot, le situer visuellement par rapport au port de la Cité, au rivage de Céphalonie et au cap Fiskardo, y débarquer, si faire se peut.

*En mer, 9 septembre 2000*



Le vent souffle par rafales dans le chenal, nous le voyons aux vagues couronnées d'écume que lève le vent de nord-ouest. Lentement, notre *Tzarambo* se déhale du minuscule môle abritant les bateaux des pêcheurs. Jusqu'au dernier instant, nous tirons parti de l'abri qu'offre le promontoire où s'ouvre la grotte des Nymphes. Aussitôt celui-ci dépassé, nous cinglons à vive allure vers la côte de Céphalonie, sans encore entrevoir le bas îlot Daskalio qui se confond avec les hauteurs du rivage.

Le voici bientôt qui se dégage, au ras des vagues. Une tour en ruine s'y élève. Une petite chapelle est bâtie sur la pointe nord, toute blanche, merveilleux amer pour les navigateurs embouquant le chenal dans un sens ou dans l'autre. On discerne les ruines de ce qui devait être une autre chapelle, à moins que ce ne soit l'édifice dédié au même saint qui ait précédé la chapelle aujourd'hui en service. La position unique de cet îlot dans le chenal en fait un poste de guet rêvé pour qui veut contrôler la navigation dans les parages, du cap Fiskardo au débouché sud du chenal. Qu'une embarcation, qu'un navire se présente à une extrémité ou à l'autre du passage, nul ne pourrait échapper aux vigies qui y seraient postées. Le rocher est cependant si bas que, par grand vent, la houle venue de l'Adriatique masque les navires de passage : nous en faisons l'expérience, nous qui du pont du catamaran sommes sensiblement à la même hauteur qu'un observateur situé sur l'îlot.

Aussi lentement que possible, compte tenu de la force du vent, nous nous approchons de l'îlot. La mer brise sur la pointe de roches sous-marines qui le défend au nord. Aucun « port où l'on puisse mouiller » ne se trouve là, si petit fût-il. Aucune anse, aucun abri ne se découvre à la vue, qui nous permettrait d'y aborder, même en catamaran. L'extrémité sud de l'îlot est bien entaillée d'une petite calanque étroite et courte, mais sans grève se prêtant à débarquement. Sur la côte ouest, face à Céphalonie, une languette de sable descend jusqu'à la mer où, par temps calme, on doit pouvoir tirer une embarcation le temps d'y déposer furtivement quelques hommes et aussitôt repartir. Avec ce vent de nord-ouest soufflant à la force 5-6 sur ces roches basses dont aucune n'offre la moindre protection, je ne puis envisager de débarquer en canot avec une équipe et du matériel. Nous croisons autour de l'îlot, pour prendre des vues sur le chenal et sur les îles selon différents angles, afin d'en dresser la carte comme on le faisait autrefois, avec pour seuls instruments l'œil et le compas.



À Daskalio, il n'y a donc pas de ports jumeaux, il n'y a pas de port du tout. Homère est dans l'erreur. Plus exactement, le texte de l'*Odyssée*, seul fondement certain auquel il faut toujours revenir, ce texte si précis généralement concernant le royaume d'Ulysse, ne concorde visiblement pas ici avec les lieux. Serions-nous dans l'erreur, nous aussi, qui, depuis le début de nos recherches, reconnaissons en Ithaque et ses îles environnantes le royaume d'Ulysse ? Cela vaut une explication. Et il n'y en a pas beaucoup d'imaginables.

Les lieux mêmes auraient-ils changé ? Inspectons une fois encore l'îlot, ses roches blanches et rougeâtres. Il est bas sur l'eau. Probablement émergeait-il sur une plus grande longueur et une plus grande largeur aux temps des navigations mycéniennes, lors de la formation de la tradition maritime dont l'épopée conserve la mémoire. Car il est établi aujourd'hui, je le rappelle, que le niveau de la mer a monté depuis cette époque de 2 à 3 mètres<sup>6</sup>. C'est peu. Mais c'est suffisant pour que deux anfractuosités dans la roche, aujourd'hui submergées, aient pu offrir à une embarcation la possibilité de s'insinuer là sans trop de risques. Or rien ne se discerne de tel. Et, de toute façon, ce serait trop peu pour que des navigateurs et des pilotes expérimentés qualifient ces minuscules anses hypothétiques de *limenes naulochoi*, « ports au bon mouillage », expression que les périplés antiques et les portulans réservent à des sites d'importance, véritables étapes sur les routes maritimes principales, tels que Port-Polis en Ithaque ou Samé à Céphalonie.

Le texte aurait-il été altéré ? C'est la solution que la plupart des géographes et des commentateurs retiennent depuis l'Antiquité. Les copistes, qui n'étaient point des marins, auraient écrit que des ports jumelés se trouvent « en » Astéris, au lieu de « sur » Astéris, au sens de « au-dessus », « au-delà ». Tout équipage venant du Péloponnèse et se dirigeant vers Corfou et l'Adriatique rencontre en effet cet îlot remarquable. L'information contenue dans le texte homérique l'engagerait à rechercher « au-dessus » d'Astéris, donc sur la côte dans la direction du nord-ouest, un site aux ports jumeaux où mouiller en sécurité. C'est la solution aussi qu'en marin retient Victor Bérard<sup>7</sup>. C'est la solution que je serais prêt à retenir aussi, si je ne m'imposais, avec Irad

Malkin et Alain Ballabriga, la règle de ne jamais toucher au texte. Car, à la première difficulté d'interprétation, la tentation serait alors grande d'invoquer l'erreur de copie et de substituer au texte fixé que, par facilité, l'on suppose altéré, un texte « meilleur » que, pour la cause, on aurait tout bonnement fabriqué. Suspendons donc notre jugement.

Ces fameux « ports jumeaux » ou « ports à double entrée » seraient-ils simplement « auprès » d'Astéris, sur la côte toute proche de Céphalonie, pour un navire embouquant le chenal par le sud, en direction de Corfou et de l'Adriatique ? Il faut y aller pour le vérifier.

Cap donc au nord-nord-ouest, dans la direction de Fiskardo, où un promontoire bien visible marque la sortie du chenal d'Ithaque pour les navires venant de la mer Égée et du Péloponnèse, son entrée, pour ceux qui viennent de Corfou et de l'Adriatique. « Akra Fiskardo, disent les *Instructions nautiques*, est un cap rocheux peu élevé qui porte un phare, tour carrée haute de 14 mètres [...]. À 200 m au NW du phare, s'élèvent les remarquables ruines de deux tours normandes et, à 100 m au Sud de ce même phare, celles d'une autre tour ronde, ancien phare vénitien. Ce cap protège du mauvais temps d'Est Ormos Fiskardo [...], baie qui pénètre de 500 m vers l'Ouest dans les terres et dont la rive occidentale est bien boisée. Sur un petit promontoire, au SW de cette baie, se situe le village de Fiskardo, dont le nom est une altération de celui de Robert Guiscard, conquérant normand du XI<sup>e</sup> siècle, qui y mourut. Au milieu de ce village, une église est remarquable. »

Deux milles seulement séparent Daskalio du cap Fiskardo, à la pointe nord-est de Céphalonie. La haute tour vénitienne superbement maçonnée que signalent les *Instructions* marque en effet l'entrée d'une baie protégée des vents du nord, de l'ouest et de l'est. Au fond, deux anses d'inégale ouverture s'offrent à la vue de marins qui voudraient s'y engager en laissant le cap à tribord, se mettant ainsi sous la protection des vents du nord. L'une, la plus profonde, a été aménagée en port, l'autre, plus ouverte, est entourée de quais et de bâtiments modernes. Voilà qui correspond à la notion de « ports au bon mouillage » du texte homérique. Voilà qui mérite d'être signalé dans un périple comme ceux dont usent les pilotes de navires hauturiers. L'emplacement est connu de toutes les grandes marines qui y ont établi une base d'escale sur leurs routes reliant l'Adriatique à l'Égée, nos sobres *Instructions nautiques* le rappellent. Comme Victor Bérard croisant là un siècle avant nous, le 29 avril 1901<sup>10</sup>, je me plais à reconnaître en ces deux anses les ports jumeaux du texte homérique, si près de l'îlot Daskalio, si bien dans son alignement pour qui vient du sud que, vus de loin, ils y paraissent situés.

Un détail du texte achève de me conforter dans cette interprétation. C'est le propos d'Antinoos, fils d'Euphémie, l'un des chefs des prétendants, qui le livre. Avec l'accord de ces derniers, il avait affrété un croiseur, on s'en souvient, et recruté un équipage de vingt hommes pour surveiller le chenal autour de l'îlot Astéris afin d'intercepter Télémaque à son retour de Pylos (*Od.*, IV, 672). Or voici que, après une douzaine de jours, les prétendants observent, depuis les terrasses du palais, le croiseur affrété par

Télémaque pénétrant jusqu'au fond de la rade, mais sans Télémaque. Voiles carguées, l'équipage se met à la rame, puis hale le navire sur la grève et en enlève les agrès (*Od.*, XVI, 352-360). Et Antinoos alors d'éclater de colère :

*Tous les jours, des guetteurs postés sur les crêtes venteuses  
se relayaient ; après le coucher du soleil,  
renonçant à passer la nuit à terre, en pleine mer  
sur notre prompt bateau nous attendions l'Aube divine  
épiant Télémaque pour l'abattre une fois pris...*

(*Od.*, XVI, 363-369, J.)

L'indication est décisive pour l'identification d'Astéris. L'îlot Daskalio est bas sur l'eau, si bas que, par mer formée, les vagues gênent les vigies dans leur mission d'observation : nous l'avons constaté. Mieux vaut donc situer les postes de guet sur les hauteurs de Céphalonie, le jour, et, dans l'obscurité de la nuit, se résoudre à croiser en mer. Puisque, de jour, les guetteurs de l'équipage sont postés sur de hauts promontoires exposés au vent, le navire des prétendants, au mouillage, ne peut stationner en sécurité qu'« auprès » de Daskalio, aux ports jumeaux de Céphalonie : à Fiskardo<sup>11</sup>.

Ainsi, pour peu que l'on se mette dans la perspective de marins ayant à mouiller sur la côte et à croiser dans le chenal, la difficulté que soulève le texte homérique se résout complètement.

Tout concourt à identifier Astéris et Daskalio.

## Port-Saint-André : le retour de Télémaque

De mieux en mieux assurés que l'île dont nous faisons le tour est bien l'Ithaque d'Ulysse, nous pouvons maintenant en suivre le périple par le sud.

*En mer, 9 septembre 2000*



Après avoir reconnu les ports jumeaux à Fiskardo, nous mettons le cap au sud et nous engageons de nouveau dans le chenal. Le vent souffle toujours avec violence. Il s'abat par rafales dévalant des hauteurs opposées d'Ithaque et de Céphalonie. Sa direction principale maintenant s'inverse, il passe au sud-est. Force est de tirer de longs bords pour progresser. Le but est d'atteindre Port-Saint-André, à l'extrémité sud d'Ithaque, première escale possible pour les navires venant de la mer Égée ou du Péloponnèse avant de s'engager dans le chenal. Là, ils peuvent relâcher et attendre un vent favorable : point de débarquement tout désigné, donc, pour Télémaque à son retour de Pylos. Les *Instructions nautiques* assurent qu'on peut y mouiller : « Ormos Agiou Andréou est la baie la plus méridionale de Nisos Ithaki ; elle est ouverte au Sud entre, à l'Est, Akra Plakes, cap situé à 2 m à l'WSW de Akra Agiou Ioannis et, au SW, Akra Agiou Andréou. Son rivage est escarpé et boisé. À l'extrémité Nord, on peut mouiller par des profondeurs de 8 à 15 m dans un espace juste suffisant pour trois ou

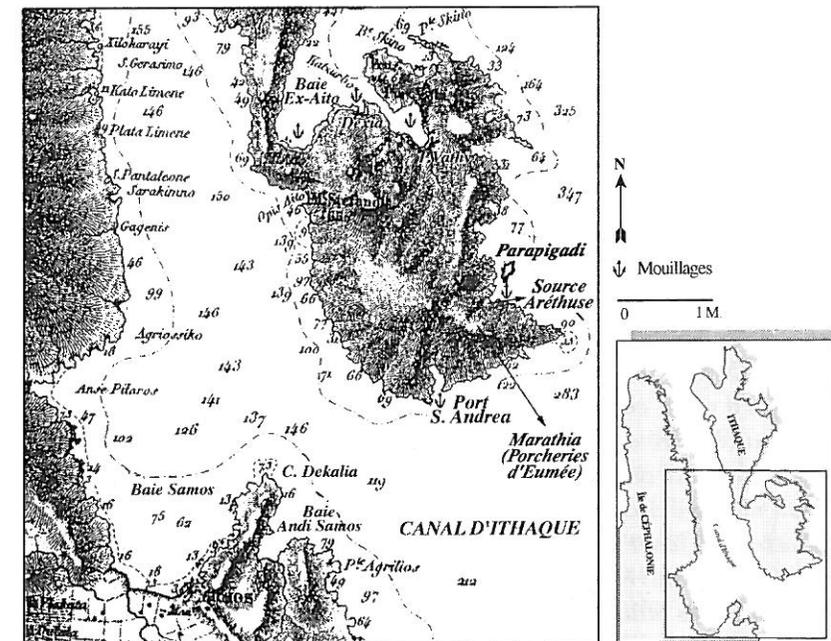
quatre petits bateaux. Le site, bien abrité des vents de N et de NW est exposé aux rafales venant de terre, et il est intenable par vent de Sud<sup>12</sup>. »

À notre approche de Port-Saint-André, le vent souffle toujours de sud-est. D'après la crête des vagues qu'il soulève, on le voit pénétrer dans la baie. Pourrions-nous débarquer ? Je décide d'engager le *Tzarambo* aussi lentement que possible entre les deux caps, dans l'espoir de trouver un peu d'eaux calmes au fond de la baie. Peine perdue. Des rafales tombent des hauteurs environnantes, rendant toute tentative de mouillage trop dangereuse. Devrons-nous renoncer à débarquer ? Je ne puis m'y résoudre, car, pour être convaincante, l'identification de Thiaki avec l'Ithaque d'Ulysse doit mettre en connexion tous les sites évoqués ou nommés par Homère avec leurs modernes homologues tels qu'ils sont fixés sur les cartes. Or le voyage de Télémaque à la recherche de son père a une si grande importance dans la logique du *Retour d'Ulysse*<sup>13</sup>, il occupe une telle place dans l'épopée – pas moins de quatre livres – que l'on ne peut se dispenser de suivre le jeune héros dans ses navigations et de vérifier la concordance, ou non, des indications du texte et des précisions de la carte.

#### Port-Saint-André, 9 septembre 2000

Décidément, il n'est pas possible de mouiller. Et impossible même de mettre en panne et de stationner avec ces vents tournants. Je décide de faire affaler les voiles, de lancer le moteur et de nous maintenir au mieux, le temps de préparer le canot et de tenter un débarquement. Le catamaran s'approchera du rivage d'aussi près qu'il pourra, en protégeant le canot et son équipage qui n'auront finalement qu'une centaine de mètres à franchir pour atteindre la grève. Il faudra faire deux voyages, car nous avons du matériel à transporter. Je rassure Fred, notre jeune chef de manœuvre, sur ses capacités à maîtriser le catamaran avec l'aide de Jean-Luc, le temps qu'il faudra pour réussir le débarquement. J'encourage nos amis moins expérimentés et nos deux hellénistes. Et monte dans le canot pour le premier voyage avec Rémy, Alain et Hervé. Daniel fera le va-et-vient. Il lance le hors-bord et le barre. « Cent mètres à faire dans les vagues, le plus rapidement possible ! Et lance le canot sur la grève ! » Nous échappons aux rouleaux et nous hâtons de renvoyer Daniel et le canot pour le second voyage, avec Dominique, Irad, Patrice et le matériel, puisqu'il y a une chance raisonnable de débarquer sans dégâts. La manœuvre réussit cette nouvelle fois. Daniel ramène le canot, rembarque. Avec un équipage réduit composé de Jean-Luc, Fred et Daniel, le catamaran s'éloigne des dangers, rentre le canot et poursuit le périple du sud. Les instructions sont de contourner les pointes méridionales d'Ithaque, reconnaître de loin Akra Agios Ioannis, puis l'îlot et l'anse Péra Pigadi, repérer de mer la source Aréthuse, retourner enfin à Port-Vathy, où nous le retrouverons... quand nous le pourrons.

La preuve est faite. Même dans des circonstances difficiles, c'est-à-dire par vent « grand frais » de sud-est, un navire peut débarquer ici un homme et reprendre sa route. Ainsi fit Télémaque, à son retour du Péloponnèse<sup>14</sup>, pour se conformer aux instructions que la sage Athéna lui avait données : « En approchant d'Ithaque, aborde au premier cap » (*Od.*, XV, 36). Par prudence, en effet, le fils d'Ulysse évita de débar-



Ithaque, le périple du sud : de Port-Saint-André à la source Aréthuse.

quer au port de la Cité, de peur que les prétendants ne s'emparent de lui et le tuent. Il choisit de prendre terre au sud de l'île en un point non nommé, à la fin de la nuit, pour ne point s'exposer à être vu des guetteurs. À l'aurore, l'équipage débarqué sur la plage se mit à préparer le repas. On mélangea le vin et l'eau pour boire. Puis, « quand on eut calmé la soif et l'appétit », Télémaque donna ses instructions : « pousser le noir navire vers la ville », précautionneusement, au ras de la côte, mât abattu et voiles ferlées, à la rame, en évitant de se faire voir. Lui, il va monter aux champs, vers les porchers et les bergers, et, dans la nuit, rentrera en ville. Là, dès l'aube, il offrira à l'équipage le banquet du retour, un bon festin de viande et du vin, du meilleur et du plus doux (*Od.*, XV, 495-507).

Débarqués comme Télémaque au fond de cette anse déserte, la seule existant au sud de l'île, nous laissons notre blanc navire regagner, selon les instructions reçues, la capitale de l'île, celle d'aujourd'hui : Port-Vathy. Il faut maintenant remonter la ravine qui débouche sur la grève du port, à travers les cistes et les arbousiers, les lentisques, les myrtes et les maigres conifères végétant sur ses rives, non sans disperser généreusement leurs balsamiques odeurs. Plus on s'élève vers le plateau – Marathia tel qu'on le nomme aujourd'hui –, mieux les lieux concordent avec la description que l'*Odyssée* en fournit. C'est un domaine à demi sauvage encore que celui-ci. Des siècles de travaux, il est vrai, sont parvenus à ménager, partout où un repli de la roche abrite du vent, d'étroits coins de terre arable que soutiennent des murets de pierre sèche. Là, de

grands oliviers plongent leurs racines dans un humus rouge mélangé de pierres blanches. Un peu d'orge, de seigle et d'avoine y est parfois récolté. Je soupçonne que ces arbres greffés ont pris l'emplacement des chênes d'autrefois. Leurs fruits vont aux hommes, là où les glands allaient aux porcs (*Od.*, XIII, 408-409). Pour un peu, on s'attendrait à voir surgir, au détour de la sente, Eumée, le chef des porchers d'Ulysse :

*... il s'était là  
bâti une cour élevée, en un lieu dégagé,  
une belle et grande cour ronde que cet homme  
avait bâtie tout seul pour ses porcs, le maître parti,  
sans consulter ni sa maîtresse ni le vieux Laërte,  
avec des rocs taillés qu'il avait couronnés d'épine.  
Là autour, il avait planté serré des pieux solides  
de bout en bout, faits de cœur de chêne équarri ;  
dans la cour, il avait ménagé douze étables  
proches l'une de l'autre, où loger ses porcs ; dans chacune  
cinquante de ces animaux vautrés étaient enclos,  
des truies ayant mis bas ; les mâles, beaucoup moins nombreux,  
passaient la nuit dehors.*

(*Od.*, XIV, 5-17, J.)



Ithaque, plateau  
de Marathia  
et Roches Corbières.

À Marathia, aujourd'hui, il n'y a pas de pores par cinquantaines, mais des moutons et des chèvres. Et pour les garder des bergers et chevriers qui ont bâti là de « grandes cours rondes » aussi, moins belles sans doute que celle du royal commandeur des porchers odysseens, et des enclos de pierre sèche garnis d'épines pour leurs troupeaux. Au sud, le plateau s'étend en pente douce jusqu'à la mer, exposé à la violence de tous les vents. Seuls de courts arbustes parviennent à y subsister. Des chèvres se glissent entre eux, à la recherche d'une herbe rare et de quelques feuilles que leurs estomacs d'acier parviendront à digérer. Lointaines descendantes, probablement, de ces « onze hardes de chèvres qui paissent sur le cap » (*Od.*, XIV, 13-14, J.), selon le compte d'Eumée. Du haut du plateau, la vue se déploie, cosmique, jusqu'à Zakynthos et au continent. Sous la force du soleil, les lointains bleuissent, et le regard peine à distinguer la mer du ciel.

Quelques centaines de mètres encore vers l'est à parcourir, et nous atteignons le bord du plateau qui débouche sur la mer. En un dramatique face-à-face, le massif de pierre oppose aux vagues et aux vents sa haute falaise abrupte et déchiquetée, la seule de l'île. Des roches éboulées se rassemblent plus bas, formant deux ou trois gradins successifs, avant de piquer droit dans la mer. Un vaste arc de cercle se dessine, aux festons taillés à vif, ouvert à l'est, face au continent. Des oiseaux traversent les airs en tous sens, exploitant le tumulte des vents qui se jettent sur la falaise : ce sont des corbeaux. Une ravine entaille le cirque de pierre en son milieu. Elle y creuse une brèche d'où l'on voit, des hauteurs, un sillon de verdure descendre jusqu'à la petite plage que forme le torrent à son débouché sur la mer, signe qu'une source jaillit quelque part, à mi-côte. Un filot boisé protège la grève, comme pour inviter les équipages à venir là faire leur aiguade.

Cette conjonction de lieux est trop remarquable pour ne pas avoir été fixée par des noms afin d'en graver la description dans les mémoires. Premier à nous être parvenu d'après la tradition orale, le texte odysseén y pourvoit, qui fait guider Ulysse par Athéna, vers ce site, lors de son retour à Ithaque. Que le héros se rende donc chez Eumée, dit la déesse à son protégé ! Il sait bien où :

*... là où paissent les porcs,  
près de la roche du Corbeau, sur la source Aréthuse<sup>15</sup>  
se nourrissant de gland salubre et buvant de l'eau noire.*

(*Od.*, XIII, 404-409, J.)

Le nom même d'« Aréthuse » indique combien ancienne est la connaissance de ces lieux. Car ce mot n'a aucune signification en grec. Apporté par des étrangers, estime Bérard, il « fut conservé par les Hellènes à trois ou quatre aiguades maritimes : la plus célèbre de ces Aréthuses était voisine de cette « Pierre aux Mouettes » que les Phéniciens avait nommée *Sour-ha-Koussim* et dont les Hellènes ont tiré leur *Syracuse*. Voisine de la Pierre au Corbeau, l'Aréthuse odysseenne est en situation toute pareille ».

Du haut de la falaise, on aperçoit en bas la plage, une courte grève au fond d'une petite baie protégée des vents du nord par un îlot boisé : situation idéale pour un navire venant du sud qui viendrait là s'approvisionner en eau. Le *Tzarambo* et son équipage ont pour instructions de venir éprouver ces indications, à la suggestion même de nos *Instructions nautiques* : « À 1,7 M au Sud du cap Skotargia (Akra Sarakiniko), Nisi Péra Pigadi est un îlot d'une latitude de 31 m ; il est séparé de la côte par un bras de mer large de 90 m en sa partie la plus étroite, où la hauteur d'eau est de 3 à 4 m. [...]. Au Sud de ce dernier se dessine Ormiskos Péra Pigadi, anse dont la côte est bordée par des profondeurs importantes. Les petits navires peuvent mouiller par des profondeurs de 5 à 10 m, dans une eau particulièrement claire, sur fond de sable, dans la partie Sud du bras de mer, ou juste au Sud de celui-ci. Dans une anse située à 300 m au SW, on peut également mouiller, par des profondeurs de 55 à 10 m ; ce mouillage est mieux abrité que le précédent des vents de NW et des rafales venant de terre<sup>16</sup>. »

Des hauteurs, un sentier descend à la source. Mais le soir tombe, et nous devons gagner Port-Vathy qui est à trois heures de marche. De là, des marins grecs abordant Ithaque par le sud-est pouvaient se mettre à l'abri de Péra Pigadi (dont le nom signifie « face à la source d'en haut »), avancer jusqu'au fond de la baie dite Port-Ligia, débarquer sur la plage, puis gravir le sentier montant à la source, emmarchement par emmarchement. La sente, en effet, surplombe de peu le lit d'un petit torrent dont les eaux ne coulent d'abondance que l'hiver. On voit se creuser, sous le surplomb de la falaise, des places où la roche s'enfonce quelque peu, ménageant un abri possible aux troupeaux qui viendraient là passer la nuit et qui naguère s'y pressaient encore. Homère déjà les signale : c'est là que, après avoir offert l'hospitalité de son lit à Ulysse, Eumée vint se coucher,

... près des porcs aux dents blanches  
sous le Creux de la Roche, à l'abri du Borée.

(*Od.*, XIV, 532-533, B.)

À mi-hauteur de la « falaise du Corbeau », le sentier montant débouche sur un replat. Une niche y abrite une sorte de bassin naturel sommairement aménagé. Des gouttelettes d'eau sourdent des parois. Un bas muret protège la source où de rares eaux assemblées – ces « eaux noires » dont parle Homère – témoignent que la nymphe Aréthuse est toujours bien vivante, mais qu'elle ne peut en cette saison abreuver les équipages assoiffés. Des restes de maçonnerie montrent qu'à une époque indéterminée ces eaux ont été plus noblement captées, et qu'un nymphée a peut-être été édifié. Deux siècles avant nous, Gell a débarqué sur la plage de Péra Pigadi, puis est allé reconnaître la célèbre source, la dessiner, romantiquement surplombée par les Roches Corbières<sup>17</sup>. Un siècle plus tard, Bérard refit le même trajet<sup>18</sup>. Cent ans de plus, soit quelques années avant nous, Luce se rendit sur les lieux, en terrien<sup>19</sup>. L'auteur des *Homer's Landscapes* ressortit de sa visite fortement impressionné, au point de conclure qu'une



Ithaque, la source Aréthuse.

si grande maîtrise de la géographie de l'île, de la part du poète de l'*Odyssee*, ne peut s'expliquer sans une connaissance personnelle des lieux<sup>20</sup>. Hardie conclusion. Nos navigations dans le sillage d'Ulysse viendront-elles la conforter ?

Pour lors, je me garderai de l'anticiper : nous n'avons pas encore quitté Ithaque pour Troie. Mais s'il est un résultat que le périple du sud permet d'établir, c'est qu'aux quatre ports et aux mouillages possibles de l'Ithaque l'homérique, un port ou un mouillage correspondent exactement à Ithaque la moderne.

Port odysseén	Port moderne	Épisode de l' <i>Odyssee</i>
Phorkys	Dexia-Port-Vathy	Débarquement d'Ulysse
Rheitron	Frikès / Kioni	Escale de Mentès
Sous le palais	Port-Polis	Manœuvres des prétendants
Ports Jumeaux	Fiskardo	Mouillage des prétendants
Site/mouillage odysseén	Site/mouillage moderne	Épisode de l' <i>Odyssee</i>
Astéris	Daskalio	Guette des prétendants
Anse innommée au sud	Port-Saint-André	Débarquement de Télémaque
Sous la source Aréthuse	Péra Pigadi	Ulysse chez Eumée

de  
Télémaque

Conclusion  
pour Ithaque